FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1908 N° 179

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le mercredi 8 avril 1908, à 1 heure

Par Jean **DUBÉDAT**

ÉTUDE SUR UN MÉDECIN GASCON DU XVI[e] SIÈCLE

JOSEPH DU CHESNE SIEUR DE LA VIOLETTE

DIT QUERCETANUS

SUIVIE D'UNE NOTICE SOMMAIRE SUR LES MÉDECINS GASCONS JUSQU'A LA FIN DU XVIII[e] SIÈCLE

« Sage ei lou jouen qu'a tribailla s'endresse
Que qui nou pren pene quan ei pourin
Prene la dèu quan ei bieil arroussin
Lou pan des bieils se dèu mole en jouenesse »

Sage est le jeune homme qui se forme au travail
Car qui ne prend peine poulain
S'oblige à le faire quand il est vieux cheval
Le pain des vieux se doit moudre en jeunesse

GUILLAUME ADER « *Lou Catounet Gascoun* »
Quatrain XLVIII

Président : M. LANNELONGUE, *professeur*.

Juges : { MM. SEGOND, *professeur*.
LECÈNE et OMBREDANNE, *agrégés*.

PARIS

IMPRIMERIE DES FACULTÉS

A. MICHALON

26, Rue Monsieur-le-Prince, 26

1908

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1908 — N°

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le mercredi 8 avril 1908, à 1 heure

Par Jean DUBÉDAT

ÉTUDE SUR UN MÉDECIN GASCON DU XVI[e] SIÈCLE

JOSEPH DU CHESNE SIEUR DE LA VIOLETTE DIT QUERCETANUS

SUIVIE D'UNE NOTICE SOMMAIRE SUR LES MÉDECINS GASCONS JUSQU'A LA FIN DU XVIII[e] SIÈCLE

« *Sage ei lou jouen qu'a tribailla s'endresse*
Que qui nou pren pene quan ei pourin
Prene la dèu quan ei bieil arroussin
Lou pan des bieils se dèu mole en jouenesse »

Sage est le jeune homme qui se forme au travail
Car qui ne prend peine poulain
S'oblige à le faire quand il est vieux cheval
Le pain des vieux se doit moudre en jeunesse

GUILLAUME ADER « *Lou Catounet Gascoun* »
Quatrain XLVIII

Président : M. LANNELONGUE, *professeur.*

Juges : MM. SEGOND, *professeur.*
LECÈNE et OMBREDANNE, *agrégés.*

PARIS

IMPRIMERIE DES FACULTÉS

A. MICHALON

26, Rue Monsieur-le-Prince, 26

1908

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

Doyen	M. LANDOUZY
Professeurs	MM.
Anatomie	NICOLAS.
Physiologie	CH. RICHET.
Physique médicale	GARIEL.
Chimie organique et chimie générale	GAUTIER.
Parasitologie et Histoire naturelle médicale	BLANCHARD.
Pathologie et thérapeutique générales	BOUCHARD.
Pathologie médicale	DEJERINE. BRISSAUD.
Pathologie chirurgicale	LANNELONGUE
Anatomie pathologique	PIERRE MARIE.
Histologie	PRENANT.
Opérations et appareils	QUENU.
Pharmacologie et matière médicale	POUCHET.
Thérapeutique	GILBERT
Hygiène	CHANTEMESSE
Médecine légale	THOINOT.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	G. BALLET
Pathologie expérimentale et comparée	ROGER.
Clinique médicale	HAYEM. DIEULAFOY DEBOVE. LANDOUZY.
Maladies des enfants	HUTINEL.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale	JOFFROY.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GAUCHER.
Clinique des maladies du système nerveux	RAYMOND.
Clinique chirurgicale	LE DENTU. BERGER. RECLUS. SEGOND.
Clinique opthalmologique	DE LAPERSONNE
Clinique des maladies des voies urinaires	ALBARRAN.
Clinique d'accouchements	PINARD. BAR. RIBEMONT-DESSAIGNES.
Clinique gynécologique	POZZI.
Clinique chirurgicale infantile	KIRMISSON.
Clinique thérapeutique	A. ROBIN.

Agrégés en exercice.

MM.

AUVRAY	CUNEO	LAUNOIS	NOBECOURT
BALTHAZARD	DEMELIN	LECENE	OMBREDANNE
BRANCA	DESGREZ	LEGRY	POTOCKI
BEZANÇON (FERN.)	DUVAL (PIERRE)	LENORMANT	PROUST
BRINDEAU	GOSSET	LŒPER	RENON
BROCA (ANDRÉ)	GOUGET	MACAIGNE	RICHAUD
BRUMPT	JEANNIN	MAILLARD	RIEFFEL (chef des trav. anat.
CARNOT	JEANSELME	MARION	SICARD
CASTAIGNE	JOUSSET (ANDRÉ)	MORESTIN	ZIMMERN
CLAUDE	LABBE (MARCEL)	MULON	
COUVELAIRE	LANGLOIS	NICLOUX	

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MES PARENTS

A LA MÉMOIRE DE MON COUSIN

LE DOCTEUR FRÉDÉRIC COUZEFEYTE

MEIS ET AMICIS

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX
ET A LA FACULTE

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR LANNELONGUE

MEMBRE DE L'INSTITUT

SÉNATEUR DU GERS

AVANT-PROPOS

L'histoire, dit-on, est un perpétuel recommencement.

La médecine n'échappe point à cette loi et parmi les idées ou les méthodes de notre temps, combien après avoir disparu dans l'oubli des siècles ont revu le jour, éclatantes et indiscutables, abordées par d'autres moyens, amenées par d'autres découvertes, confirmées par d'autres procédés.

L'étude de l'histoire de la médecine et des médecins à travers les âges et les pays a pris ces temps derniers quelque importance et nombreux sont les travaux, compilations, recherches et monographies qui ont vu le jour sur ces sujets parfois amusants, souvent instructifs.

Au terme, ou plus justement, à une étape de nos études médicales il nous a paru intéressant et même utile de subir l'attrait des vieilles choses disparues ou presque effacés par le temps, ce terrible facteur de mort et d'oubli.

Des idées, des méthodes, il ne reste pas grand' chose : de ceux qui les eurent ou qui les appliquèrent, de ceux qui furent nos anciens, célèbres en leur temps, utiles à leurs semblables, il reste encore moins, et on peut dire que l'oubli fut plus cruel à ceux-ci qu'à cela.

Nous avons borné notre travail à l'étude sommaire et peu approfondie de Joseph du Chesne et de quelques médecins gascons avant la Révolution, plus exactement de la fin du XIVe à la fin du XVIIIe siècle.

Notre maigre érudition, autant que l'absence de temps et surtout de documents, nous interdisait de remonter en deçà du XVe siècle : nous laissons à d'autres, plus qualifiés et plus compétents, le plaisir et l'honneur de nous faire ces révélations, à moins que dans le cours de notre existence de « modeste praticien de campagne » le désir de compléter quelques notions éparses ne nous entraîne à en faire l'objet de nos loisirs, car le champ est vaste *laboratores autem pauci.*

En terminant, qu'il nous soit permis d'adresser nos plus sincères remerciements à notre éminent compatriote, M. le professeur LANNELONGUE, membre de l'Institut, qui a bien voulu s'intéresser à notre modeste travail et nous faire l'honneur d'accepter la présidence de notre thèse inaugurale.

M. Adrien LAVERGNE, président de la Société archéologique du Gers, je dirai même, au risque de froisser sa modestie, l'homme le plus érudit des choses de la Gascogne depuis la mort du regretté LÉONCE COUTURE, a bien voulu reporter sur le fils un peu de

l'amitié qui l'unissait au père et nous aider de ses sages et précieux conseils. Qu'il en soit ici publiquement remercié.

Notre bienveillant compatriote, M. J. MICHELET, le délicat auteur des *Poètes Gascons du Gers* depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours, a bien voulu mettre à notre service sa grande érudition de la littérature gasconne. Nous sommes heureux de lui en témoigner ici toute notre gratitude.

Quelques considérations sur la médecine gasconne du XVIIe siècle : médecins et rebouteux.

La médecine au XVIe siècle et en Gascogne particulièrement n'était pas, on peut le dire, des plus brillantes. A côté des empiriques, rebouteux, sorciers, (*pousoués*) gens parfois très cotés — comme il arrive encore de nos jours en maint endroit de Gascogne et même de France — se trouvaient quelques rares médecins ayant étudié aux bonnes sources la science des Hippocrate, Galien, Avicenne, Marcel l'Empirique, Ausone, dans les écoles de Bordeaux, Toulouse ou à l'antique et célèbre Faculté de Montpellier.

La science des empiriques, essentiellement restreinte, se transmettait religieusement de père en fils, quelquefois d'oncle à neveu; parfois, mais plus rarement, de maître à élève. Une mise en scène assez enfantine, quelques tours de main; des paroles bizarres accompagnées ou non de gestes tels que signes de croix, insufflation, attouchements, signes cabalis-

JOSEPH DU CHESNE SIEUR DE LA VIOLETTE DIT QUERCETANUS (1544-1609)

Un des premiers en date parmi les médecins gascons qui acquirent quelque réputation au cours des siècles fut Joseph du Chesne sieur de la Violette, plus connu sous le nom de Quercetanus. Il naquit, disent les bibliographes, à Esture en Armagnac en Gascogne; c'est tout ce qu'on sait sur le lieu exact de sa naissance qui eut lieu apparemment en 1544. Il alla commencer ses études à Bordeaux (*Pourtraict de la santé* p. 220) et voyaga en Allemagne où il étudia les sciences naturelles. Il y acquit même quelque célébrité et alla recevoir le bonnet de docteur à l'Université de Bâle vers 1573 d'où il se rendit à Genève. Il reçut le droit de bourgeoise dans cette ville en 1584 et entra au Conseil des Deux Cents en 1587. En 1589 il fut envoyé auprès de MM. de Sillery et de Sancy, ambassadeurs de France en Suisse, afin de leur demander des secours et d'empêcher la paix que les Bernois voulaient conclure séparément avec le duc de

Savoie. En 1592 il contribua à la paix que la République fit avec ses voisins. En 1593 il fut nommé médecin ordinaire d'Henri IV et vint à Paris. Il remplit aussi les mêmes fonctions auprès de Monseigneur fils et frère de Roy le duc d'Alençon. Il mourut à Paris vers 1609 ayant dépassé la soixantaine. De sa famille nous connaissons seulement un neveu, le sieur de Mouillepied dont il est question au cours de notre travail. Du Chesne était de religion protestante.

Dans toute l'acception du terme ce fut un homme d'action. Il tenait de ses origines gasconnes dont il se montra toujours orgueilleux, une activité dévorante qui se traduisit par une production bibliographique considérable, par un besoin incessant de déplacements qui lui occasionna de nombreux voyages aussi bien à travers la France que dans les diverses contrées de l'Europe.

Enfin, prompt à la réplique, il ne repoussa jamais la lutte d'où qu'elle vînt, et sut demeurer courtois avec des adversaires souvent grossiers. Batailleur, aventureux, érudit, poète même ; voilà quel fut notre homme. Ce sont là qualités nobles pour un Gascon et si Du Chesne passa en majeure partie son existence hors du pays natal nous pouvons cependant de par ses origines, comme de par son tempérament et sa vie, le considérer comme des nôtres et bien des nôtres.

Indépendamment des voyages que nous avons mentionnés il visita le « Lymosin, le Périgord », et revint une deuxième fois en Périgord aux carrières de Confolens. Il était instruit des progrès que Toulouse

tiques tracés en l'air ou sur le sol au moyen de « l'aiguillade », avaient pour but d'en imposer au patient, d'agir par suggestion plus que par la vertu de quelques simples dont la connaissance thérapeutique remontait aux Arabes.

Ces motions transmises d'âge en âge et de famille en famille n'ont pas été en progressant et on peut les retrouver telles ou presque chez les sorciers de notre époque, qui opèrent encore et même quelques-uns avec une certaine réputation, le fameux « *remède de l'entorse* » ou la guérison des « *maux d'yeux* », par exemple.

Il y aurait à ce sujet de bien intéressantes études à poursuivre sur la connaissance des principes et de la thérapeutique de nos empiriques reportée aux données de la médecine arabe.

Les vrais médecins étaient rares à cette époque. Eux aussi se succédaient de père en fils, de maître à élève ; la clinique s'apprenait chez le client, sous l'œil vigilant et exercé du père ou du maître et rien ne prouve que ces débuts n'étaient pas excellents. Muni d'un certain bagage médical, le futur praticien s'installait à la suite du maître ou bien partait au loin vers Bordeaux, Toulouse, Paris, et surtout Montpellier qui pendant longtemps rayonna d'un si vif éclat sur la médecine méridionale et mondiale. Il y demeurait le temps de parachever ses études, s'attachant à la fortune d'un maître dont il devenait l'élève préféré ou plus souvent à la maison d'un grand seigneur. Pour d'autres, la plupart, ceux que la célébrité ne

guettait pas, quelques-uns retournaient au pays, mais combien continuaient de par la France et le monde leur existence voyageuse. On est, en effet, frappé à l'étude des médecins de cette époque de constater combien plus facilement que de nos jours ils se déplaçaient d'université en université, accourant partout où un maître célèbre faisait école et disciples. Beaucoup devenaient aussi des médecins ambulants ; nous n'avons pas sur ceux-là grands renseignements. M. le Dr de Sardac de Lectoure a montré récemment le mal qu'il y avait pour les villes de minime importance à se procurer un médecin. Le plus souvent, dit-il, il fallait avoir recours à des étrangers ou bien même on arrêtait les médecins ambulants. En 1599 les consuls de Lectoure après de nombreux pourparlers arrivèrent à trouver un médecin écossais, Jehan de Cars, qui accepta 200 livres de gages annuels. On le reçut le 14 décembre 1599.

Nous allons maintenant aborder l'étude des médecins gascons au XVIe siècle.

avait fait en hygiène urbaine devançant alors Paris et autres grandes villes. Il avait visité l'Allemagne en son entier, vu pousser des fruits en hiver (1) et s'était intéressé à la façon particulière dont on préparait la farine aux moulins de Cassel. La lecture de son ouvrage sur la *Cure des Arcbusades* nous donne la certitude qu'il suivit les armées, mais nous ne saurions dire à quelle date.

Quant au caractère il prend lui-même soin de nous dire qu'il était vif. « Ie confesse librement que je pratique moy-même très mal le remède de patience, que j'ay mis en avant et ordonné contre la cholère : usant de revanche quand on me picque. Je ne veux pas alléguer pour excuse que je suis Gascon et en tienne du naturel : lequel comme il ne se laisse pas vaincre de courtoisie, d'ailleurs est prompt à la main pour ne pas souffrir une injure. Tout cela ne m'excuse, je me condamne moy-même et en demande pardon à Dieu. » (*Pourtraict de la santé*, p. 84.)

Il avait d'ailleurs les bons côtés de semblable caractère comme nous le voyons par ces lignes remarquables qui, à elles seules, suffisent à donner de lui la plus haute opinion : « *L'office de tout vray médecin, dit-il, c'est de consoler et donner espérance de guérison à son malade : tenir bonne mine quand il aurait le plus pauvre ieu et faire que les assistants assent le semblable.* »

Dans la préparation de ses médicaments il en énu-

1. Dans les jardins des princes palatins.

mère quelques-uns faits spécialement pour les petites bourses des soldats, tandis que la plupart des autres étaient au-dessus de leurs moyens. Enfin il fut surtout un vulgarisateur. A notre époque le mot fait sourire.

Dans la médecine de ce temps-là une infinité de choses étaient tenues cachées. Le forceps ne demeura-t-il pas un secret qu'une famille se transmit pendant trois générations et que le dernier fit emmurer à sa mort. Il fallut même une nouvelle découverte et dans un autre pays, pour que l'humanité, grâce enfin à un honnête homme, pût bénéficier de cette merveilleuse invention. En chimie et pharmacie c'était encore pire, question d'argent, question de mentalité sans doute. Souvent il fallait attendre la mort pour s'instruire dans les écrits du défunt. Quelquefois même il fallait qu'un des élèves divulguât les secrets afin qu'ils entrassent dans le domaine commun. La caractéristique de Du Chesne fût qu'étant instruit de quantité des choses scientifiques et médicales de son époque, il en voulût faire profiter les Français comme les étrangers et les profanes autant que les médecins.

Ces allures ne laissèrent pas que de déplaire à plus d'un, d'autant plus vivement que l'homme était plus érudit et jouissait de l'aveu de tous ses biographes de quelque considération comme médecin. « On ne peut nier cependant, dit Michaud, que Du Chesne ne fut réellement supérieur à la plupart des chimistes de son temps. Il appuyait sa théorie sur une grande expérience et ses essais tout imparfaits ont dû nécessairement conduire à d'autres plus intéressants. »

Comme chimiste nous partageons entièremen – ce jugement ; nous ajouterons même comme la suite de notre étude le prouvera, que Joseph Du Chesne avait pour son époque le sens clinique très développé.

Ici se place la fameuse querelle de l'antimoine dont nous dirons seulement quelques mots pour aider à une plus parfaite compréhension de l'exposé des faits.

Introduit d'Italie et d'Allemagne, accepté par la fameuse école de Montpellier, le verre d'antimoine qui devint le « vin d'antimoine », était pourchassé à outrance par la Faculté de Paris qui exclut plusieurs docteurs de son sein pour avoir prôné ce remède.

Du Chesne et son ami Paulmier, médecin de Caen, furent sur l'initiative de du Riolan condamnés par une sentence générale en date du 13 août 1603. Du Riolan fut pour Du Chesne un adversaire pein d'animosité, grossier et parfois violent.

Quoi qu'il en soit, Du Chesne pour son succès, ses idées sur la chimie et l'antimoine, fut pendant une certaine époque peu en cour auprès de la Faculté. Celle-ci, profitant de sa sentence de 1603 qui fut affichée sur les murs, essaya de confondre dans une même réprobation Paulmier, les charlatans et les médecins spagayriques. En 1606 Du Chesne qui s'était toujours montré courtois se réconcilia avec la Faculté après la mort de Riolan. Néanmoins cette sentence jointe aux attaques de Guy Patin devait porter à sa mémoire un rude coup et le faire tomber dans un

oubli immérité selon nous et injuste si l'on songe que Du Chesne paraît avoir employé le premier en médecine sous le nom de *Panchimagogue* le mercure doux contre les maladies d'origine syphilitique.

Nous trouverons dans les quelques écrits que nous avons analysés un procédé qui rappelle la méthode de Bier et avant la lettre une théorie exacte du mécanisme de la brûlure dans les plaies par armes à feu.

Le célèbre Bœrhave recommandait instamment à ses élèves la lecture des œuvres de Du Chesne en particulier de la *Pharmacopea.*

Il est un point que nous voulons préciser touchant Guy Patin (1) et Du Chesne. Ce dernier mourut en 1609 ; or, Guy Patin naquit en 1602 il avait donc alors sept ans environ. Ceci dans le but de montrer l'erreur de ceux qui s'imaginent que Du Chesne fut de son vivant un adversaire de Guy Patin. Celui-ci d'ailleurs spirituel, causeur, satirique, venimeux et redoutable ne fut pas malgré son titre de doyen de la Faculté aussi remarquable comme médecin. Il

1. Voici quelle était sur Du Chesne l'opinion de Guy Patin, exprimée comme on va voir en termes fort grossiers. « Cette année même, dit le satirique, il mourut ici un méchant pendard et charlatan qui en a bien tué pendant sa vie et après sa mort par les malheureux écrits qu'il nous a laissés sous son nom, qu'il a fait faire par d'autres médecins chimistes deçà et delà. C'est Joseph Quercetanus qui se faisait nommer à Paris le sieur de la Violette. Il était un grand ivrogne et un franc ignorant, etc. »
(*Let.*, XXXI, p. 142 du t. I, éd. Gener, 1691.)

n'avait pas la science de Du Chesne et il n'eût jamais son succès professionnel. Nommé doyen de la Faculté, il continua la lutte contre l'antimoine injuriant un peu tout le monde. On peut dire que jamais la dignité doctorale ne fut plus compromise au point que la querelle s'envenimant, le Parlement ordonna à la Faculté de décider sur les dangers ou l'utilité de l'antimoine. Les docteurs s'assemblèrent le 29 mars 1666; 92 furent d'avis d'admettre le vin émétique au rang des purgatifs. Guy Patin en fut inconsolable et mourut en 1672 avec la réputation d'un bon littérateur mais de jugement peu sûr (1)

L'antimoine qui avait vaincu Guy Patin, triompha de la Faculté de Paris, fut prôné par Laënnec qui fit sa fameuse potion stimulante, et régna d'une façon excessive sur la médecine presque jusqu'à nos jours

1. Guy Patin, né en 1602, vint à Paris et y devint correcteur d'imprimerie. Remarqué par du Riolan il étudia la médecine à Paris et y exerça son art. « Il y fut moins connu par son habileté que par l'enjouement de sa conversation et son caractère satirique. Rien n'échappait à sa langue caustique et mordante. Non content de prendre les opinions de ses contemporains, de déchirer même leur réputation, il semblait qu'il eût pris à tâche de narguer la mode de son temps par la singularité de son habillement qui ressemblait à celui qu'on avait porté un siècle auparavant. » Il devint familier du président de Lamoignon qui prisait fort ses propos. « Tout Paris accourait a ses thèses comme à une comédie ». Il avait la figure de Cicéron et la tournure d'esprit de Rabelais. La Faculté l'élut doyen en 1650, le continua en 1651. Il succéda à Riolan fils en la chaire de médecine au collège royal où il enseigna avec réputation. Il mourut en 1672.

où l'on est revenu à une conception exacte de ses mérites.

Quant à la médecine spagyrique elle progressa lentement ; peu à peu son heure venait et de nos jours nous avons assisté au triomphe de la chimie médicale, des médicaments de laboratoire.

Seul le sieur de la Violette, promoteur et vulgarisateur de l'un et de l'autre, attend le jugement de la postérité reconnaissante qui viendra le tirer d'un injuste oubli. Puissions-nous y avoir contribué dans la faible mesure de nos moyens.

L'œuvre médicale de Joseph Duchesne est considérable, comme on va le voir à la bibliographie de cet auteur. Nous avons pris dans quelques-uns de ses ouvrages ce qui nous semblait être de nature à donner sur ses idées et sur la médecine telle qu'on l'entendait alors, le plus de clarté possible. Duchesne écrivit la majeure partie de ses ouvrages en latin, quatre ou cinq seulement parurent en français. Il maniait d'ailleurs la plume de façon assez élégante comme on en pourra juger par les extraits que renferme notre étude.

On trouvera son portrait gravé sur bois dans la collection de Van Koothorem à la Bibliothèque Nationale. Il est également en tête du *Pourtraict de la santé* et de la *Pharmacopée*.

Un opuscule curieux intitulé : « *Recueil des plus*

curieux et rares secrets, tiré des manuscrits de feu M. Ioseph DUCHESNE sieur de la Violette conseiller et médecin ordinaire du roy, donne une idée assez exacte de ses connaissances iatro-chimiques. Il renferme le fameux *Traité de la Médecine métallique*, le *Traité de la Médecine minérale*, les *Secrets particuliers* et enfin le *Grand Electre de Paracelse*, avec les additions et expériences du sieur de la Violette en latin. L'ouvrage est orné d'une estampe curieuse et de très bonne venue, signée Michel Van Lochom, représentant au-dessous de deux personnages symboles de la médecine et de la chimie, un praticien exerçant au lit du malade et un chimiste surveillant un creuset, tandis qu'un aide active la chaleur du four à calciner. Aux angles du lit, Hippocrates, Hermès, Galenus, Aristoteles. L'ouvrage parut à Paris, en 1648 sans nom d'auteur, chez Siméon Piget, rue Saint-Jacques, à l'enseigne de la Sireyne ainsi qu'en fait foi l'extrait du privilège. « Le sieur de Moullepied, neveu de feu M. DUCHESNE sieur de la Violette a quitté et transporté son privilège du livre intitulé : *Traité des plus curieux et rares secrets de la médecine métallique et minérale*, tiré des manuscrits de feu M. de la Violette, à Siméon Piget, marchand-libraire à Paris pour en jouir par ledit Piget durant le temps porté par iceluy comme il se void par l'accord faict entre eux le dernier may 1648. »

L'auteur indique longuement les substances et la marche à suivre pour la « vraye préparation du sel des philosophes, pour faire un dissolvant général et

une médecine universelle. Il semble d'ailleurs avoir touché ce point au *Traité de la médecine des anciens Philosophes.* L'exposé des procédés généraux se continue : Belle façon de glacer les esprits de l'eau-de-vie et faire une concordance chymique avec une astronomique ; c'est-à-dire joindre l'eau forte terrestre avec l'eau-de-vie aérée et céleste qui est un merveilleux dissolvant. Autre dissolvant qui est l'eau ardente métallique — vinaigre des philosophes. — Eau philosophale pour dissoudre les deux luminaires. Dissolvant pour toutes sortes de pierres précieuses. Extraction des huiles et des teintures des minéraux.»

Nous arrivons à l'étude de l'or. Manière de faire de l'or potable selon la méthode de Raymond Lulle, d'Asilli et de Zacaire suivie du mode de faire usage de ce « soufre des philosophes ».

Manières de faire l'or potable; il en indique sept différentes, non comprise celle de Rudelius, médecin de Seucberg-en-Mismie, puis enfin une dernière « fort particulière au sieur de la Violette ».

L'or était également préparé sous forme d'essence et de teinture ; il en indique les procédés. Jusqu'ici ce sont des formules de chimie pure, de laboratoire, maintenant nous allons voir l'or comme agent thérapeutique; c'est ainsi qu'il est question de la préparation de l'or sudorifique, puis de l'or purgatif « qui peut estre donné en substance ou en infusion pour une médecine purgative après avoir esté bien adoucie. »

Voici maintenant pour donner une idée des pro-

cédés de Me Joseph Duchesne, sa formule de composition de l'or de vie :

« C'est or de vie se fait avec une partie d'or pur et quatre parties de mercure amalgamés et dissous ensemble avec l'eau forte commune, car le mercure se dissout en cette eau et le soleil s'y précipite en poudre. Faites distiller après l'eau-forte jusqu'au sec afin que le tout se précipite au fonds, remettez sur la matière sèche de nouvelle eau-forte, distillez encore et réitérez cela deux ou trois fois. Enfin mettez ceste matière en la gerbe pour la calciner complètement et parfaitement et pour chasser toute l'acrimonie des eaux–fortes, lavez votre chaux avec de l'eau de fontaine premièrement et puis avec de l'excellente eau-de-vie et vous aurez un précipité miraculeux duquel si vous donnez un ou deux scrupules seulement avec deux drachmes de l'essence d'aloès et autant de celle de myrrhe séparément extraites et avec une drachme de l'essence de thériaque, vous chasserez la peste provoquant les sueurs en abondance et ferez un purgatif et parfois un vomitif très excellent. On pourra si l'on veut tirer un sel ou bien une essence très noble de ce précipité solaire ; si après avoir esté bien adouci par diverses ablutions d'eau commune, on le met en digestion dans du vinaigre quelque temps, dont vous pourrez faire une excellente médecine, quand après l'avoir précipité avec l'huile de tartre comme il faut pour en tirer l'essence, on vient à l'adoucir encore avec de l'eau commune et finalement avec de bon esprit-de-vin. »

Puis viennent l'or végétable et l'or des philosophes. Nous pourrions citer encore plusieurs autres descriptions qui se trouvent dans les écrits de notre

auteur » en ayant eu, comme il dit lui-même en sa *Tétrade*, cognoissance de plus de cinquante manières (*Tétrade,* chap. 33 sur la fin).

L'auteur aborde les préparations de l'argent. « Belle préparation de Lune contre les affections du cerveau. Mettez le reste au froid, dit-il, des glaçons de Lune se formeront lesquels vous pourrez refondre dans de l'huile de sange pour vous en servir contre la manie : que si on en donne seulement quelques cuillerées aux malades de la mélancholie et autres infirmitez du cerveau on en reçoit un merveilleux soulagement. » Suivent l'huile de Lune, le mercure de Lune et la calcination de Lune.

Les chapitres suivants traitent de l'importante étude du fer. « Préparation du fer qu'on appelle crocus Martis (safran de Mars), régule de Mars, teinture de Mars..., le plus beau remède duquel vous donnerez une pleine cuillerée dans du bouillon aux femmes malades des fleurs blanches ou du flux de sang maternel. Ce mesme remède sert aussi pour arrêter toutes sortes d'hémorragies et desbordements de sang. » De nos jours encore le safran de Mars apéritif et la teinture de Mars tartarisée occupent dans la thérapeutique une place honorable et légitime. Enfin le sel ou cristal de Mars ; « si de ce sel vous en donnerez environ cinq ou six grains vous produirez des effects incroyables contre les jaunisses, les hydropisies, les cachexies, les pasles couleurs et autres semblables maladies : Et ce qui semble de plus merveilleux, c'est que cette opération se fait sans

violence et sans autre action manifeste que par celle des urines. »

Passant à l'étude du cuivre nous sommes initiés aux « moyens d'extraire le vitriol de Vénus d'où on retire le mercure de Vénus », lequel précipité sert d'un excellent sudorifique et bezoardique contre toutes sortes de pestes si l'on en donne un ou deux grains seulement. »

Avec l'étain nous apprenons la composition d'un « Remède spécifique tiré des fleurs de Jupiter contre les suffocations de matrice... car en cette nature de fleurs le Jupiter se trouve préparé de telle sorte qu'on en peut tirer le sel à la faveur du vinaigre, duquel on se peut servir pour beaucoup d'opérations médicinales et métalliques, d'autant que ce sel estant dissous comme il peut estre à l'humide il se convertit en une huile admirable contre toutes les maladies histériques car si vous en donnez seulement depuis quatre jusques à six gouttes dans de l'eau de mélisse, ou dans quelque autre liqueur convenable vous arresterez aussi-tost toutes suffocations de matrice. » Il y avait encore une « Poudre excellente pour la suffusion des yeux préparée avec l'estain. » Devant que de passer au remède particulier de la suffusion des yeux, il faut user des généraux et travailler surtout au retranchement de la cause première et à la suppression des fluxions qui tombent du cerveau sur cette noble partie. Après il faut arrouzer les yeux malades de l'eau que vous préparez suivant cette méthode... Ceste cure est d'autant plus admirable qu'elle se peut faire

dans peu de jours, car il ne faut seulement qu'en arrouzer les yeux quatre ou cinq fois pour oster la cause de ces larmes qui empeschent la beauté de leurs fonctions ». Reviendra-t-on jamais à l'étain comme antispasmodique, régulateur des fonctions menstruelles ou spécifique « en quelques jours » de la conjonctivite aiguë avec larmoiement ? En tout cas il nous paraît bon de signaler au passage la trace de l'esprit clinique de Quercetanus, conseillant de traiter « les causes premières » et les « remèdes généraux » devant que de passer au remède particulier.

L'auteur traite ensuite du plomb : « Préparation du Saturne expérimenté contre la lèpre des corps humains et métalliques et dont on peut faire un olimpique dissolvant. Autre dissolvant de l'or par les glaçons de Saturne, huile de Saturne et autre excellente huile de Saturne... huile prétieuse dont quatre ou cinq gouttes seulement, meslées avec une liqueur convenable, feront un remède très grand et très prompt contre toutes les inflammations internes, telles que sont les péripneumonies, les pleurésies, les chaleurs de foye, les fièvres et semblables. Ses vertus vont encore plus avant, car elles esteignent toutes les inflammations externes et guérissent mesme les ophtalmées si on mesle un peu de cette huile avec de la tuthie préparée. Elle est aussi excellente contre toutes sortes d'ulcères chancreux. » Des fleurs de Saturne qui sont un remède spécifique contre l'ophtalmie et contre toutes les maladies des yeux nous passons à l'extraction du mercure de Saturne et à la manière

de faire le verre de Saturne, «... lequel est le fondement dont on fait toutes sortes de pierreries artificielles, après que les artistes l'ont réduit en glaçons par l'ayde de l'acide dissolvant végétable. » C'est dans ce long exposé que l'on trouve « cette maxime de nature que *tous les semblables ayment et conservent leur semblable.* »

Avec le mercure nous touchons à la fin de la médecine métallique. Il y est question des divers procédés de préparation et de sublimation du mercure « suyvant les vrays poids et les vrayes mesures des Philosophes et des Sages, *qu'ils n'ont jamais voulu déclarer et qu'ils ont tenu si secrètes.* » Nous ouvrons ici une parenthèse pour montrer, prise sur le vif, l'action de vulgarisation scientifique telle que la faisait Duchesne. A cette époque où on pouvait le classer parmi les plus savants chimistes, il négligeait le profit que la connaissance de ces formules pouvait lui apporter, pour en faire profiter la grande masse des praticiens. On nous accordera que ce geste de vulgarisation n'était pas sans quelque générosité. Il traite ensuite de quelques excellents précipitez et d'un autre excellent précipité de mercure de la composition et de l'usage du sieur de la Violette : on fait avec du « vinaigre de montagne un remède excellent contre les véroles, les escrouelles et tous autres maux déplorables. D'autres en tirent un fort utile purgatif. » Que si du « Précipité de mercure sans eau forte vous en donnez seulement quatre ou six grains avec quelque conserve ou du vin

durant huit jours, vous guérirez de la vérole entièrement. Que si lorsque vous faites l'amalgame, vous y mettiez de l'argent au lieu de l'or, et que vous en dôniez avec de la conserve de béthoine ou de mélisse, le poids de quatre grains, vous guérirez asseurément de la manie, de toutes sortes de mélancholie, et mesme de l'épilepsie pourveu que vous mesliez ce précipité avec de l'eau de pivoine. » Avec de l'or et du mercure précipité au rouge on peut faire le remède le plus utile à la santé qu'on puisse imaginer. Avec du turbith minéral sur lequel on « fait passer finalement l'eau thériacale de Paracelse, qu'il compose avec la thériaque, la myrrhe, le safran et l'eau-de-vie, on peut provoquer un doux vomissement, nécessaire aux véroles et pour le moins sept ou huict selles ; si vous en donnez six ou sept grains avec la conserve de roses, son action continue quelques-fois jusques au lendemain: c'est pourquoi il ne faut point donner la seconde prise que le troisième jour et celle-ci purgera non seulement le lendemain, mais quelquefois trois ou quatre jours ; c'est pourquoy vous n'en donnerez point durant le temps de son opération et différerez la troisième prise jusqu'à ce que la purgation de la seconde finisse ; auquel temps vous pourrez hardiment donner la troisième qui purgera beaucoup de iours et par ce moyen on guérit la maladie de Naples, quand mesme elle serait accompagnée de mille ulcères ; car la première prise seulement fait cesser toutes les douleurs et les autres couppent la racine du mal. »

Une chose mérite d'attirer et de retenir notre atten-

tion parmi le grand nombre de ces préparations mercurielles destinées au traitement de la syphilis : c'est le soin avec lequel les thérapeutes de l'époque s'ingéniaient à rendre le mercure de plus en plus assimilable par la voie gastrique, en un temps où l'injection hypodermique était inconnue. Il convient aussi de remarquer la grande expérience de l'auteur dans le traitement des maladies dont il parle. C'est d'ailleurs à lui que revient l'honneur de l'introduction du mercure doux dans le traitement de la syphilis.

Un autre turbith minéral d'un excellent médecin flamand se donne « à la doze ordinaire de dix-huict grains et extraordinaire d'un scrupule, à ceux à qui l'on désire provoquer beaucoup de sueurs. » Le mercure essenciffié « à la doze d'un grain et demy dans du vin, purge par le bas et par les sueurs et guérit par ce moyen de la vérole, de l'hydropisie et de plusieurs autres maladies. » Quant au « mercure de vie..., restauratif de la nature, il peut estre utilisé tant contre les escrouelles que contre la vérole, ulcères, vers et autres maladies. » Il en est de même de l'huile de mercure douce : « Elle esmeut puissamment les sueurs et fait faire quatre ou cinq selles, purgeant le seul venin et purifiant toute la masse du sang et guérit toutes les véroles les plus invétérées de douze ou quinze prises seulement. » L'étude se termine par l' « eau mercurielle ou laict virginal du mercure sublimé » et nous abordons enfin le *Traité de la Médecine Minérale.*

Et d'abord à tout seigneur tout honneur, l'antimoine qui devait faire couler tant d'encre et déchaîner tant de haines. L'antimoine, dit l'auteur, « est hermaphrodite, masle et femelle, d'une et d'autre nature... Il s'en faict un grand élixir et médecine universelle pour la santé des corps humains. » L'essence d'antimoine propre à la guérison de tous les ulcères phagédéniques et chancreux sert aussi « pour purifier la masse du sang, renouveler et restaurer la personne, guérir les lèpres, véroles, escrouelles et bref les maladies corporelles et spirituelles, épilepsies, hydrophobies, etc. » Le précipité d'antimoine purge sans vomissement; le sudorifique d'antimoine se prépare de façon très curieuse en faisant infuser une nuit dans l'eau de chardon benist et il esmeut puissamment les sueurs. »

M. Wolfius, médecin ordinaire du très-illustre prince Maurice, Landgrave de Hessen, en a faict une belle expérience en une jeune fille, qui avoit des galles aux jambes et ailleurs, si vilaines et fascheuses, qu'il doutoit que ce ne fust quelque espèce de lèpre : les galles par la friction avec le souphre et le mercure s'en alloient ; mais elles revenoient après. Pour la guérison entière, il lui fit prendre de ce crocus d'antimoine l'espace d'un mois, meslé avec un extrait diurétique, seulement en doze de six ou sept grains pour drachme de diurétique, qu'elle prenoit le matin et faisoit deux ou trois selles, sans nulle perturbation ny vomissement estant meslé de la sorte. Et ayant usé de ce remède un mois durant, elle fust pleinement guérie. Ceste expérience luy faict loüer tous les

remèdes qui procèdent de l'antimoine, plus que ceux du mercure. »

Le crocus d'antimoine est de nos jours complètement tombé dans l'oubli ainsi d'ailleurs que ses merveilleuses propriétés thérapeutiques vantées par Joseph Duchesne et il est brillamment supplanté par le mercure dans le traitement des affections d'origine syphilitique ou hérédo-syphilitique, comme cela nous paraît être dans le cas rapporté plus haut.

L'auteur continue par l'étude des préparations du vitriol qui semble comme tant d'autres médicaments à cette époque avoir été une panacée. La « Séparation et conjonction des éléments du vitriol donne une médecine universelle... dont un seul grain suffira aux spasmes, aux paralysies, aux palpitations de cœur, aux affections de matrice, comme aussi à l'épilepsie et à toutes les maladie désespérées du corps humain. » Il y a aussi le crocus Martis et plusieurs huiles douces du vitriol.

Avec le souphre, qui a d'ailleurs maintenu cette excellente réputation, on fait un baume souverain à toutes affections de poumons, asthmes, phtisies et ulcères. On en extrait des fleurs, une teinture et de l' « huile de souphre rouge contre la peste, opérant par les sueurs ».

Il étudie l'arsenic que Paracelse en son livre de l'*Aurore* met au-dessus et à la place du mercure, quand il est « bien exempt d'impuretez et convenablement sublimé ».

La pharmacopée de l'époque utilisait aussi les pierres précieuses, sous le nom d' « essence de coraux et de perles ». On dissolvait des perles par le vinaigre de Saturne pour « l'embellissement des femmes et fortifier toutes les parties nobles du corps humain. » La plus curieuse préparation est le « Magistère de perles et de coraux... qui estant meslé avec quelque eau d'euphraise en forme de liniment efface les taches qui couvrent la pupille des yeux, pourvu qu'elles ne soient pas trop invétérées et que telles taches ne soient pas converties en membrane », il s'agit ici de ces variétés de leucomes à formes discrètes, connus en ophtalmologie sous le nom de *Néphelion* et d'*Albugo*. L'essence des pierres médicinales fera uriner presque jusques au sang. Avec l'esprit acide du vitriol ou du souphre agissant sur la *Pierre judaïque* ou la *Lyncée*... on pourrait en faire un aussi puissant diurétique pour dissoudre la pierre, pourvu qu'on en fît des injections avec la syringue dans la vescie avec l'eau de blanc d'œuf... » Il y a encore l' « essence de l'hémathite » et l' « essence de l'Hyacinthe... Cette teinture est admirable contre les maladies nerveuses, si l'on en donne une doze raisonnable l'espace de quinze jours, et de cela l'expérience en a esté faite en un contract qui en fust parfaitement guéri, étant par ce remède purgé deux ou trois fois, car il a ceste propriété de purger et de corroborer tout ensemble. »

Les apothicaires d'alors tenaient des alchimistes la connaissance de ces multiples pierres aux vertus merveilleuses et aux noms bizarres. Elles furent

beaucoup employées, entre autres l'huile de Cristal, pour l'attrition du calcul, affection dont la fréquence nous frappe sans nous étonner, à cette époque de gros mangeurs et de bons buveurs. N'oublions pas que nous sommes au temps du bon roy Henry et de la poule au pot.

La préparation d' « huile de talc....blanchit tout le corps, guérit les enflures de jambes et les grosses galles, amolit et blanchit les mains et les nettoye de toutes taches, si l'on les en lave quelques fois. Mais la liqueur n'en oste pas seulement les taches ; mais aussi les verrües, les cicatrices et les autres marques ; elle blanchit les dents et oste les rides du visage pour jamais,et si l'on en donne à boire deux gouttes dans du vin ou du bouillon, l'on chassera la mauvaise haleine qui procède de putréfaction, de plus elle fortifie la mère, recueille l'appétit et corrige tous les vices de l'estomach » ; elle fait même mieux ; « elle oste les rougeurs du visage, quand mesme elles seraient naturelles et blanchit tout à l'heure l'escarlate. » Fort analogue à quelques produits en vogue de nos jours la préparation d'huile de talc semble n'avoir pas joui d'un moindre succès de coquetterie.

Viennent enfin les fameux *Secrets Particuliers* qui débutent par l' « Eau antipodagrique de l'autheur », à base de fer, de cuivre, d'antimoine, de mercure. « Il y en a d'autres comme Rolandus qui pour remède certain contre la goutte usent d'une décoction faite de feüilles d'hiebles, de l'escorce interne du sureau,

des fleurs de camomille et de mélilot ; avec une juste quantité d'eau ferrée ou de vieille eau de maréchal... D'autres adioustent à la recepte de Ruland l'argent vif calciné... ainsi préparé il est comme un furet qui pénètre iusques aux racines du mal pour y résoudre les tartres, les sels et les matières gypsées, contenües aux ioinctures, qui causent de si grandes douleurs. »

Ce qu'il y a de plus curieux c'est le mode d'emploi de l'eau antipodagrique qui rappelle, assez vaguement d'ailleurs, la méthode de Bier.

« *L'usage de ceste eau antipodagrique est d'y tremper un linge en forme de iarretière duquel vous lierez la partie au-dessus de l'endroit malade et elle chassera le mal en bas et peu à peu vous descendrez la bande pour suivre le mal iusqu'à ce qu'il soit entièrement osté.* » (P. 325, *Secr. Part.*)

Le « vray laudanum ou nepenthès » de l'auteur à formule très complexe et aussi très longue « le plus excellent du monde ; se donne à la doze de deux grains et fera merveilles sans aucun narcotique à toutes douleurs de gouttes, véroles, épilepsies et autres maladies langoureuses, fièvres continües, défluxions, maladies d'estomach, néphrétiques, etc. »

L'élixir ou mercure de longue vie fait merveille dans l'épilepsie.

La panacée de l'auteur « peut servir à la santé et principalement à celle du foye, en guérissant les plus grandes maladies, comme les hydropisies et les dysenteries les plus obstinées. » Enfin la grande panacée ou l'anodin polychreste de Montanus avait

des vertus encore plus merveilleuses, de nature à justifier son nom. Nous nous en tiendrons là.

Ce fut l'époque des formules complexes ; l'alcoolat vulnéraire ne renfermait pas moins de trente plantes diverses et les remèdes eurent des noms aussi prétentieux que leurs vertus étaient multiples. Tout cela nous fait sourire ; mais il faut pour comprendre une époque la juger avec les idées et l'esprit du temps, ce qui est parfois de quelque difficulté.

Abordons maintenant l'analyse de l'ouvrage intitulé : « *Le pourtraict de la santé, où est au vif représentée la Reigle universelle et particulière de bien sainement et longuement vivre, Enrichy de plusieurs préceptes, raisons et beaux exemples, tirez des médecins, philosophes et historiens tant Grecs que Latins les plus célèbres* », paru en 1620 à Paris chez Claude Morel, rue Saint-Jacques, à la Fontaine.

Il est dédié à « très haut, très puissant et très magnanime Henry de Bourbon, prince de Condé..., lieutenant général pour le Roy en son païs de Guyenne »... qui était en ce moment affligé de la fièvre quarte.

« Faict a dessein pour m'accomoder à plusieurs personnes qui ne sont lettrées et écrit de mesme en françois, en faveur de la France ma patrie ; afin qu'on l'entende iusques aux moindres », le même ouvrage

a été écrit en latin sous le nom de *Diateticon polyhistoricum*, pour les nations étrangères : « et mesme enrichy des plus belles fleurs qu'on treuve dans les jardins et des Dogmatiques et des Hermétiques. » Le préambule ou proème se termine sur le quatrain suivant adressé aux « illégaux » de l'époque, charlatans de toutes sortes :

« Charlatans qui ne scauriez viure
Sans tromper et charlataner,
Ne iettez l'œil dedans mon liure
Que pour vous y voir condamner. »

L'ouvrage comprend trois sections : La première traite « Des perturbations de l'esprit » : Ambition, avarice, envie, amour voluptueux, cholère, ioye, crainte, tristesse. La deuxième de l' « Office de tout vray médecin » : Air, vents, manger, boire, diverses sortes de pains et breuvages et quels sont les meilleurs pour la nourriture de l'homme, du vin et autres breuvages nécessaires, tant pour notre ordinaire nourriture et conservation de la vie que pour la cure de divers maux, de l'eau, des effects divers de la sobriété et gourmandise envers l'homme, de la veille et du sommeil, de l'exercice et du repos, de la réplétion et inanition. La troisième enfin traite des « Régimes en général » : herbages, fruits, chairs, oyseaux, des parties des animaux et des choses qui en sont produites, propres à la vie, nourriture et santé des hommes, des poissons, des sauces et autres qui servent à l'apprêtage et assaisonnement des viandes, du

manger et des vins tant alimenteux que médicamenteux propres à tous malades.

En commençant, relevons au passage la trace de cet esprit clinique de Duchesne que nous aurons si souvent l'occasion de constater. En effet, dit-il :

« Tant ainsi que la guérison des maladies corporelles consiste principalement en la cognoissance des causes qui les engendrent : de mesme pour remédier aux maladies de l'esprit il nous faut cognoistre principalement les causes dont elles procèdent » qui sont de deux sortes : internes ou externes. Les premières « comme font les douleurs et mille autres maladies travaillent le corps et ne peuvent êtrc sans travailler de mesme et apporter du trouble et de la passion à l'esprit humain. Les autres sont spirituelles qui font les vrayes perturbations et troubles qu'on appelle proprement et particulièrement maladies d'esprit. » A côté de quelques considérations d'ordre purement médical Joseph du Chesne entre dans des aperçus philosophiques très élevés émaillés de multiples anecdotes empruntées aux livres saints, aux ouvrages les plus classiques de l'antiquité grecque ou romaine et dont quelques-unes extrêmement intéressantes rendent la lecture de l'ouvrage particulièrement amusante, témoin l'anecdote suivante au chapitre de « l'Avarice » :

« ...Dieu envoya à un avaricieux que nous avons plus à plain descrit en vers Français il y a plus de vingt-six ans, en notre *Moroscomie et Chants doriques*, imprimez à Lion par Ian de

Tornes au chant du souverain bien. Cest avaricieux fut un prélat de Mayence qui ennuyé en un temps de famine, d'ouyr la clameur plaintive de cent et cent pauvres, qui mourans de faim luy demandaient l'aumosne, le cruel et impitoyable commanda un jour que toute telle vermine de pauvres qu'il appeloit rats fussent enfermés en une grange où il fit mettre le feu et y furent bruslez. Mais Dieu tout-puissant lui envoya soudain la punition ; car tout aussi tost une indicible troupe de rats luy font la guerre et le pourchassent pour le ronger et manger assis, debout, au lict et à la table, il a beau se cacher et s'enfermer en lieu ou n'y a portes ny fenestres : les rats ont un passe-partout: les serviteurs et les assistans ont beau les chasser à coups de baston et de balay: ceste défense est inutile, il a beau faire bastir une tour au milieu du Rhin, croyant ainsi eschapper et éviter les coups de ce fléau divin; une armée de rats le suit à la nage, entrent dedans la tour et rongent et mangent enfin le misérable abandonné de tous les siens. »

Cette singulière histoire de rats surprendra peut-être moins si l'on songe que le héros, prélat et... d'Outre-Rhin, gros mangeur et bon buveur, était en droit de présenter quelques stigmates d'alcoolisme.

De tous ces chapitres le plus curieux est celui de l' « Amour voluptueux » ; l'auteur s'y est d'ailleurs étendu avec quelque complaisance. Cette passion, dit-il, transforme les gens en pourceaux et la description est remarquable. « Aussi tarist-elle de même toute la vigueur, force et vertu des corps de tous ses adhérans... de forts et robustes elle les rend faibles,

énervés et paralytiques de leurs membres, tant ils sont oysifs, paresseux et fainéants : de haut cœur elle les rend lasches et délicats, subiects toujiours aux syncopes et lipothymies, c'est-à-dire à tous défaus de cœur : Et elle déprave toute l'économie des parties de la nutrition, telles gens estant le plus souvent desgoutez, sans appétit, sans pouvoir dormir ny prendre un bon repos de nuict ou de iour : dont la concoction (1) estant pervertie ils sont subiects à engendrer par conséquent infinies cruditez qui leur estouppent les veines, leur rendant un visage pasle et livide et tout bouffi. Bref de sains et dispos qu'ils estoient auparavant, les rend cachectiques et mal habituez ». Et afin aussi que de tels exemples puissent servir de quelques remèdes il nous fait voir Salomon transformé en vieillard lubrique, Hercule filant la laine aux pieds d'Omphale, Cléopâtre et Marc Antoine, Samson « livré comme une pauvre beste, sans aucune résistance entre les mains de ses ennemis par une seule femme ». Puis un curieux exemple de démence sénile. » Lucius Vitellius (père de l'empereur Vitellius), comme l'escript Suétone, qui estoit un vieillard industrieux et de bon entendement, fust pourtant en fin tellement ensorcelé de l'amour d'une libertine, qui faisoit un meslange de la salive de ceste putain infâme avec du miel, et comme si c'eust esté quelque souverain baulme qui lui peust restaurer la vie, s'en oignoist les artères et toute la gorge, non en cachette ou rare-

1. Digestion.

ment, ainçois tous les jours et publiquement, sans qu'il fust esmeu d'aucune honte d'un acte si efféminé, sale et ridicule!! » Combien d'autres que cela conduit à la mort comme « Galéas duc de Mantoüe hyvernant à Pavie et y aimant une fille : passant par-dessus le pont à cheval et elle luy commandant de se jetter dans le fleuve qui y passe grand et profond, donna (pour luy obeyr) soudain de l'esperon à son cheval et se jeta du haut en bas sans craindre la mort présente : ce qui donne pourtant frayeur à tout homme qui a le sens rassis, quand il en oyt réciter seulement l'histoire. » Et les anecdotes de se suivre.

Maintenant nous arrivons au fameux « breuvage amatoire », sur lequel nous allons nous étendre un peu à titre documentaire, ce dont nous nous excusons. Que de femmes, dit-il, non contentes de « leurs mignards attraicts se servent de causes externes, comme de breuvage amatoire pour attirer de tant plus, voire subjuguer et esclaver les personnes en leur amour. Caïus l'Empereur fut si bien abreuvé d'un breuvage amatoire par sa femme que depuis il n'eust aucune santé ny de l'esprit ny du corps. Cornelius Gallus, gouvernus d'Œgypte au temps d'Auguste, par un semblable breuvage devint furieux et perdit le sens, comme l'escrit Eusèbe en ses *Chroniques*. Le mesme autheur escrit encores comme le poète Lucrèce devint furieux par un semblable breuvage, que sa femme qui s'appeloit Lucille luy avoit donné selon aucuns, qu'enfin il se tua de ses propres mains... Il y en a qui escrivent qu'un des principaux ingrediens de tels

breuvages amatoires estait *l'hyppomanès.* Il m'en rapporte à ce qui en est me contentant d'adiouster que le breuvage qu'on donne pour se faire aymer sont œuvres diaboliques et indignes de tout chrestien. »

Il y en a pourtant qui passent outre et qui charment avec des anneaux ensorcelés... « I'estimerois quant à moy cela estre impossible, si on ne voyoit les prodigieux effects de l'éguillette que quelques maudits charmeurs sçavent noüer en proférant quelques paroles magiques, ou plustost infernales: Ioinct que toute l'antiquité fait mention du pouvoir de tels charmes amoureux par philtres, breuvages, anneaux, caractères, brevets, figures de cire et autres telles choses détestables : tesmoin la *Pharmaceutrie* de Théocrite et de Virgile dont on lit ces vers :

Limus ut hic durefecit, et hæc ut cætera liquefecit
Uno et eodem igni sic noster Daphnis amore.

Tesmoin la vieille Dipsas d'Ovide qui n'oublie pas le pouvoir de tels charmes par ces vers :

Devovet absentes simulacra que cerea fingit
Et miserum tenues in iecur urget acus.

Tesmoin de mesme la Canidie d'Horace, le breuvage de Circé, l'anification d'Apulée et de Lucian : tout cela ne figurant que tels philtres et charmes amoureux, dont les Grecs et les Latins sont tous farcis, le tout procédant de l'escole de Satan. » Les jurisconsultes anciens, l'histoire ecclésiastique en font également mention : « Le célèbre, grand et an-

cien docteur Epiphanius rapporte comme les Gnostiques des plus vieux hérétiques, tenaient escholes publiques de magie : enseignant en public à tous venans les charmes sortilèges et fascinations, pour provoquer à se faire aymer de quelque personne qu'on vouloit, ausquelles escholes les démons mesme présidoient.

« Nous adiousterons pour confirmation, ce qu'on escrit d'une femme tant aimée par Charlemagne, que bien que morte de long temps et la charongne en la chambre de l'Empereur, ou elle estoit si puante qu'il n'y avoit personne qui en peut souffrir et tolérer la puanteur ; néanmoins l'Empereur ne sentait point ceste infection, ains la réputoit pour une odeur aussi souëfue que d'une poudre de violette ou de cipre ou d'une fraîche rose qui esclost en quelque iardin au mois de May.

« Tous les grans et principaux du Conseil voyant qu'ils pouvoient rien gaigner sur l'Empereur, pour l'aliéner et privuer de ceste charongne, et la faire enterrer, s'advisèrent que c'estoit quelque charme en recherchèrent soigneusement la cause et trouvèrent enfin que c'estoit une bague d'or que ceste femme charmeresse avoit mis à son heure dernière en sa bouche, pour captiver toujiours mesme après sa mort l'Empereur. Ceste bague ostée, le charme cessa aussi tout soudain : car l'Empereur estant désorcelé et revenu à soy, aussi tost qu'il fust entré en sa chambre ; se bouchant le nez, pour ne pouvoir porter si grande infection, en sortit soudain en s'escriant qu'on tirast de la ceste charongne puante. On voit par la suitte de l'histoire ce qui aduint à celuy qui fust le gardien de cette bague, tant qu'il la tinst et qu'il l'eust mesme iettee

en lieu ou on ne la pourroit plus recouvrer, pour la totale délivrance de l'Empereur. »

Ces très curieuses anecdotes montrent comment un esprit scientifique et des plus cultivés de son époque envisageait et ajoutait foi aux artifices de magie et de sorcellerie qui avaient été perpétués de l'antiquité gréco-latine.

Maintenant il va par quelques consultations intéressantes, dues aux plus grands maîtres de la médecine ancienne, nous montrer comme « quoy un très-expert et docte médecin est très-nécessaire pour y apporter les doctes et salutaires remèdes. Le praticien mal averti de ces états morbides » conclura que c'est quelque cachexie ou fièvre lente, de la première espèce des hectiques, ou telle autre sorte de mal, analogue aux symptômes dont la personne amoureuse est affligée. » Il aura beau luy ordonner la mission de sang, une bénigne purgation, l'usage du laict en sa saison, le bain doux : la mission du sang révulsive par les malléoles, si c'est quelque ieune fille, qui n'ait eu encore ses mois : ou qui luy soyent supprimez : des tablettes cordiales et désopilatives, avec une bonne façon de vivre ; tout cela ne sert que d'augmenter le mal, *d'autant qu'on ne touche pas à la cause.*

Ce que sceut bien pratiquer ce grand et vénérable Coryphée des médecins, Hippocrates

Le grand sçavoir et renommée duquel s'estendant par toute la Grèce, fust appelé par Perdiccas Roy de Macédoine, tra-

vaillé d'une grande et longue maladie qu'on croyoit estre tabide : arrivé avec son compagnon Euriphon, plus aagé que luy et ayant diligemment et meurement considéré la nature du mal du Roy, il recogneut par certains signes et indices que le mal procédoit d'une passion de l'esprit. Car son poulx d'ailleurs languissant et débile, s'augmentoit tout aussi tost qu'une des concubines de feu son père Alexandre, nommée Phyle, d'excellente beauté, se présentoit devant sa face... Mais Hippocrates acyant découvert la cause du mal, y sceut apporter fort dextrement le remède. Car en ayant adverty Phyle, elle (pour sauver le Roy) le caressant et regardant d'un œil doux et favorable il fut en peu de temps restitué en sa première santé. C'est ce qui en est écrit par Soranus en sa vie.

Dans le cas particulier le remède est aussi curieux que le mal.

Quelques lignes plus loin en parlant de la Sodomie Duchesne s'écrie : « Plust à Dieu que la chrestienté n'en eust été depuis et n'en fust encores aujourd'hui infectée. » Il commente enfin les remèdes que Cratès le Thébain ordonnait à ceux qui étaient affligés de semblables maux d'amour : à savoir la faim, le temps et « le licol ».

Nous avons terminé l'intéressant chapitre de l'amour voluptueux où fourmillent tant d'exemples si curieux, qui dénotent chez l'auteur, outre un réel esprit de méthode et de clinicien, de grandes connaissances bibliographiques, qui permettent de le ranger

hautement parmi les érudits de son époque et les chercheurs de tous les temps.

Le chapitre suivant renferme une longue description de la colère, de l'aspect du visage, ce miroir des passions de l'esprit, de la langue et la main, ces deux instruments de la colère pour se venger...

En outre il observe finement les troubles qui lui sont dus, « esmouvant les humeurs » d'où naissent les « fièvres ardentes, pleurésies, tierces bilieuses et ceste maladie qu'on appelle cholère qui regorgeant du fiel en l'estomach fait aller comme un verre d'antimoine et par hault et par bas. La iaunisse qui saffrane tout le corps ; les érysipèles ou feux volages, les pertes, les ulcères nomiques qui nous rougent tout l'extérieur du corps », et enfin quelquefois la mort.

« L'empereur Nerva qui étoit valétudinaire avoit un si débile ventricule (1) qu'il vomissoit souvent les repas : un iour en se cholérant contre un certain qu'on nommait Régulus, fist un si grand effort de la poictrine en criant contre luy, qu'il en fust soudain surpris d'une fieure, suyvie d'une sueur dont il mourut.

« Le mesme advint à l'empereur Valentinien, lequel bruyant et tonnant, plein d'ire et de courroux en plein Sénat contre les Sarmates, pour le desgast qu'ils avoient faict de l'Esclavonie ou d'Illyrie et menaçant, le cruel, de destruire et entièrement ruiner tout le peuple ; il vomit le sang qui lui sortist par la bouche si abondamment et impétueusement qu'il en mourut.

1. Estomac.

C'est ce qu'en escrit de l'un et de l'autre Cuspianus. » De même aussi Wenceslas roy de Bohême « qui se mit un iour fort en cholère contre un sien sommelier iusques à le vouloir tuer de ses mains propres, mais il fust surpris soudain d'une paralysie dont il mourut tost après. » De nos jours on attribuerait ces morts à une hémorrhagie cérébrale, rupture de varices œsophagiennes, ulcère de l'estomac, péritonite par perforation, etc. ; il est curieux de voir l'interprétation de Duchesne pour le dernier cas s'écriant : « Merveille qu'une esmotion et passion cholérique qui selon la nature dont elle porte le nom devroit être chaude et bouillante ait pourtant produit une paralysie, la cause de laquelle tout le commun tient estre une pituite froide (1), c'est-à-dire une totalement opposite humeur à colère. »

Avant d'aborder un essai de traitement, l'auteur s'écrie. « Il faut premièrement et sur toutes choses *ne mespriser le mal*, ains y remédier promptement ainsi que dit le poète : *Principiis obsta sero medicina paratur : obvie à l'entrée du mal, trop tard le remède on applique.* » On ne saurait émettre plus judicieux conseil surtout quand il s'agit des psychonévroses.

Il préconise la patience, la maîtrise de soi et enfin le remède « que ie tiens et ai apprins d'Athénodore et que ie mets en avant... Prié, par l'empereur Auguste, de lui donner conseil il l'admonesta seulement

1. Employé dans le sens d'humeur.

qu'il ne fist rien choléré et advenant que par quelque grande occasion il en fust surpris, qu'il se donnast garde de rien ordonner, qu'il n'eust compté sur ses doigts les vingt et quatre lettres de l'alphabet grec, pour avoir le temps et loisir de se recognoistre. »

Sur la « ioye » seulement quelques pages : la joie qui trop intense reste sans manifestation ; celle enfin qui tue, témoin l'aventure de Chrysippus qui « voyant un asne qui mangeait des figues, s'estouffa à force de rire.

Cet excellent peintre Zeuxis qui mit tout son art et industrie à parfaictement représenter et peindre au vif Hélène avec toutes ses belles beautez, ayant un jour de mesme dépeint bien au vif une vieille des plus laides et difformes et regardant comme il avait représenté si au vif une si grande laideur, se desbanda tellement à rire à part soy, qu'en riant ainsi il rendit les derniers abbois. » De nos jours ces cas-là sont bien rares.

Quoi qu'il en soit, la « ioye » ne fait pas mourir qu'en riant, il y a aussi l'émotion ; témoin Sophocle qui ayant « enfin à la dernière tragœdie, encore emporté la palme, fut tellement congratulé d'un chacun... qu'il en mourut sur-le-champ comme l'escrivent Diodore et Valère le Grand. »

Il importe donc dans la joie comme dans la colère de tenir un juste milieu : « *Medium tenuere beati, Les heureux du milieu à jamais ne s'écartent.* » C'est le conseil d'un sage.

La crainte compagne d'avarice et d'ambition est

une des pires passions, l'auteur fait le tableau de l'individu qui en est affligé et cite l'exemple fameux des Gaulois qui sous la conduite de leur chef Brennus pillèrent l'oracle de Delphes et furent ensuite pris de panique.

Combien d'autres ont de la foudre et surtout de la maladie une crainte irraisonnée. Pourtant, ajoute-t-il, celle-ci est parfois un bien en ce qu'elle nous apprend à faire compte de l'état de bonne santé...

A propos de la tristesse voici maintenant le tableau du mélancolique : « le visage plombé, les yeux enfoncez, esgarez et ténébreux : toujours pensif, soupirant, soupçonneux, songeur et ami de la solitude : le cœur leur bat comme aux cathectiques : leur rate est enflée, le ventre leur bruit, comme estant plein de vent, leur estomach ne regorge qu'une humeur acide et vitriolique, ils sont pour la plupart faméliques. Et comme dit Aëce (tetr 3, sermon 2, chap. 17): Ils pissent noir quelquefois et par intervalles leur corps s'attiédit et devient lasché : leurs dejections représentent la couleur du vitriol et ont plutôt le ventre dur que lasche. Que si au demeurant ils ont une teste vertigineuse, fort petite et seiche, faictes estat que telles personnes sont du tout disposées à cette triste et mélancholique passion. » Les causes en sont externes ou internes, venant des ennuis familiaux ou de l' « usage des viandes mélancholiques qui engendrent un sang mélancholique » ou encore de la « graine et semence de l'yuroye qu'on trouve en

plusieurs lieux, parmy les bleds et orges... meslée à la confection du pain et des bières. »

Puis il cite quelques exemples d'idées délirantes chez des déments :

Un grand seigneur se fantasiait qu'il estoit de verre et prioit ses amis ne s'approcher de lui... Les autres se persuadent qu'ils sont transformez en autres figures, dont les uns iettent des chants de cocu, les autres de coq, les autres d'autres animaux se croyant estre tels... aucuns aussi estiment estre grands personnages, comme ce palefrenier dont parle Muret qui pensoit être Pape et tenoit un certain consistoire à cet effect tous les iours à Venise, en la maison de son maistre. — Aëce escrit d'un qui croyoit n'avoir point de teste et publioit partout qu'on la luy auoit couppée, iusques à ce qu'on l'osta de ceste bizarrerie, par le moyen d'un bonnet de fer fort pesant qu'on luy mit sur la teste. — Un ieune homme pensoit que son nez estoit tellement allongé, qu'il n'osoit bouger d'une place de peur qu'il ne hurtast en quelque lieu. — Les uns cuident mourir de faim et ne font que manger et deuorer. Au contraire les autres refusent à manger, estimans qu'il n'y a plus de vie en eux. — Trallian escrit avoir veu une femme qui pensoit auoir dévoré un serpent, il la guérit en la faisant vomir et supposant un serpent dedans le bassin. — Démophon, maître d'hostel d'Alexandre le Grand, pensoit morfondre au soleil et s'eschauffer à l'ombre. — Andron Argien passoit les déserts chaleureux de Lybie pour se rafraischir. — Le vallet de Périclès pour dormir en seureté, s'alloit coucher sur le fest des maisons. — Theon Tythoreen Stoicien cheminoit en dormant, ainsi qu'ont fait plusieurs autres.

Quelques-uns trépassèrent comme Philetas de Cos qui « dessécha de tristesse pour n'avoir peu dissoudre un sophisme. » On escrit du grand Stagirita Aristote, qu'après estre venu en Chalcide et y avoir admiré la nature du flux et du reflux de l'Euripe, qui le iour et la nuit se faisoit sept fois : après avoir alembiqué longtemps son esprit pour en rechercher les causes qu'il ne pouvoit descouvrir il en reçeut un si grand desplaisir et douleur, qu'il en gaigna une maladie dont il ne releva iamais. Cœlius passe outre et dit qu'il concent un tel despit pour cela qu'il se précipita dans ce bras de mer. De là est sorty ce dire : « Pour ce qu'Aristote n'avoit pas pris l'Europe, l'Euripe print Aristote. »

Comme *traitement,* la *persuasion* et les *exemples* sont les deux « principaux remèdes de la cure générale » de la tristesse.

Il y a encore la *diversion* au moyen de la parole. Ménandre en fait mention en cette « sentance notable que nous avons tournée en vers Français » :

De l'ennuy qui l'esprit possède
La parole est le seul remède
La parole adoucit le deuil
Du desconsort qui l'esprit mine
La parole est le madecine
Et le médecin du cercueil.

A la parole se joint la *musique*, si efficace qu'elle s'emploie même à l'endroit de ceux qui sont piquez

du venin de la Tarentule » ainsi qu'en font foi Scaliger et Matheol.

Comme *médicaments* « propres à arracher ceste humeur noire » Duchesne mentionne « les syrops de pommes de court-pendu, violat, de buglosse, d'épithyme, de coings, de fumeterre », ainsi que « les purgatifs de lapis lazuli et les hellebores préparés comme il faut ». Voilà pour la pharmacie ; « la *diætétique* par une bonne façon de vivre et la *chirurgie* par la mission du sang, provocation des hémorroïdes et autres opérations de la main » complètent l'arsenal thérapeutique de l'époque. Il nous faut bien avouer que, depuis Duchesne qui n'avait rien inventé sur la médecine gréco-romaine, nous n'avons pas fait d'aussi extraordinaires progrès dans la thérapeutique des maladies mentales que dans les autres branches de la médecine.

Sauf peut-être la cure d'isolement, quelque alcaloïde et l'hydrothérapie (?), nous ne sommes guère plus avancés.

Quant à la suggestion elle était déjà de mode et du Chesne nous en donne de curieux exemples comme « celuy qui cuidoit avoir un nez aussi gros qu'une cruche, fut guery de ceste folle impression quand on vint à coupper de gros lopins de foye d'un bœuf appliqué près de son nez et qu'en couppant ledit foye, on luy faisoit mal au nez du dos du cousteau et luy ensanglantait-on tout le visage dont iceluy ayant veu tant de gros morceaux qu'on avoit couppez et cuidant que c'estoit vrayment son nez qu'on luy eust

appetissé, revint en son sens et quitta sa folle fantasie. » De même aussi l'amusante cure par la suggestion « faicte en ceste ville de Paris par l'addresse et dextérité de M. Penna, personnage docte et de grande réputation et mon ancien amy, d'un personnage qui s'estoit imaginé et croyoit fermement qu'on luy avoit donné et mis dans le corps deux esprits qui parloient à luy. »

La seconde section du *Pourtraict de la santé* traite de « l'office de tout vray médecin ». Rien qu'au titre on voit combien la question de la réforme des études médicales est d'actualité à toutes les époques. En effet, Duchesne ne tenait pas pour « docte et vray médecin, ceux qui avaient « bien et diligemment feuilleté les escrits d'Hippocrates et de Galien ».

Ils devaient être avisés des rapports de différents météores et autres influences climatologiques à ce « petit monde » qu'est l'homme.

Le médecin, selon lui, doit avoir de tout l'univers une « cognoissance générale », avoir beaucoup voyagé, communiquer avec les grands personnages des divers pays exerçant sa profession, considérer la situation de sa ville ou le lieu où il voudra habiter; observer la nature du sol, de l'eau, de l'air, du genre de vie et de nourriture; enfin suivre les armées et practiquer dans les hôpitaux. Galien dit avoir énormément voyagé. On pourrait en dire autant de Duchesne. Il prend d'ailleurs soin de nous conter quelques maladies ignorées des anciens et que ses

voyages lui ont permis de connaître et d'étudier. Pour quelques-unes d'entre elles, nous livrons le diagnostic à la sagacité de nos maîtres érudits.

Au pays d'Angleterre une nouvelle sorte de maladie s'esleva en 1486 sous le règne de Henri VII, maladie qui y règne encore parfois et intervalle de temps. Ce mal est une sueur mortelle, assaillant soudain le corps, accompagnée d'une extrême lourdeur de teste et d'une chaleur très ardente qu'on sent en l'estomach. Les premiers atteints en moururent à cause que s'étant trouvés en sueur par le fait de la maladie ils commettaient l'imprudence de se découvrir. D'autres qui en étaient échappés observèrent comment leur guérison s'était obtenue et apprindent le remède en un mal contagieux. Qui estoit en somme, que si c'estoit durant le jour qu'on en fut surpris, il falloit soudain sans se devestir, s'aller jeter sur un lict et quand le mal les surprenait la nuict estans couchez; qu'on ne bougeât d'une place et se fît médiocrement couvrir... or il falloit se tenir ainsi coyement, l'espace de vingt-quatre heures sans manger ni boire si c'étoit possible. Voilà le seul remède qu'on a trouvé à un tel mal, mal et remède qui n'ont été descrits ny par Hippocrates ny par Galien: mais le médecin qui aura voyagé en Angleterre le pourra avoir appris...

Le scorbutum est aussi une nouvelle maladie produicte d'une maligne vapeur qui vient de la rate : qui enchancre toute la bouche et deschame toutes les dents, comme on voit advenir à ceux qui sont frottés de l'argent vif. Ceste maladie est fort commune en aucuns endroits d'Allemagne : mesme à Hambourg, Rostok et à ceux qui sont assis au bord de la

mer... l'un des singuliers remèdes, c'est de prendre une livre de la décoction d'orge, six onces de vin blanc, de l'herbe dite cochlearia, qui est une espèce de cresson, trois poignées, lesdites herbes soient pilées et pressées sans les faire cuire, et de la liqueur qui en sortira, meslée avec le reste, faictes en boire cinq ou six onces matin et soir après avoir esté premièrement purgé. Hiéron Reufnerus, très docte personnage, a escrit un beau livre de ladite maladie, auquel on doit plusieurs remèdes.

« De mesme en Alfatie, Autriche, Moravie et en le Duché de Tyrol, se trouve fréquente une sorte de *colique*, causée d'esprits aigres, âcres et vitrioliques, qui dégénèrent ordinairement en *contraictures*, comme font les *coliques de Melun* (?) (1).

Il y a une fieure vulgaire et bien familière en Hongrie presque semblable à la fieure ardente, que les médecins appellent *caufus*, qui engendre une grande noirceur en la langue et au gosier, lequel symptôme se nomme *Prunella* (2) *Braune* en allemand. Le remède à un tel mal, c'est un sel nitre préparé avec du soulphre, qu'on donne à boire avec de l'eau et appelle-t-on le dit remède *Salprunella* (3).

Il court aussi une maladie nouvelle en Pologne dite *Plica* fort approchante des véroles, de si grande et si difficile curation, qu'elle ne peut estre domptée ni par l'ontion de l'hydrargyre ou vif argent, ni par hydrotiques (de façons de diet-

1. Il s'agit ici probablement des coliques de plomb que l'on appelait aussi coliques de Poitou à cette époque.
2. Angine.
3. Nitrate de potasse.

tes comme on appelle) ni par autres tels communs remèdes: ains faut avoir recours à quelques spécifiques... qui est à ce que j'entends un mercure de vie (1).

Les escroüelles sont maladies fréquentes en Espagne : le mesme mal est fort commun en une province d'Allemagne nommée Carinthie : ce qu'on attribue à certaine eau du païs qui rend mesme escroüelleux les chevaux qui en boivent. En la mesme région se trouve bon nombre de gens niais, fols et privés de sain jugement (2).

Les ulcères de jambes sont difficiles à guérir à Ferrare : On trouve force aveugles à Padoue : les playes de la teste en Avignon et en Languedoc sont très dangereuses : et la plupart sont mortelles à Malthe. Les charbons sont familiers à Montpellier et vers Narbonne à cause du maniement des laines et les goitres (3) (pour la froideur des eaux) en la Mariane Tarentaise et autres pays de montagne qui est causé de ce que leurs eaux proviennent pour la plupart des neiges, auquel mal aussi les femmes et pauvres gens, qui n'ont du vin pour boire sont les plus subiects. Or pour tarir

1. Plique Polonaise caractérisée par l'agglomération des cheveux et quelquefois de tout le système pileux. Le cuir chevelu est douloureux au toucher ou devient le siège d'une vive démangeaison : une sueur de mauvaise odeur, qui semble sortir de toute la surface de la tête, se coagule et se dessèche en forme de croûte, quelquefois cependant cette matière manque (*plique sèche*). Le traitement consiste à couper les cheveux et à faire des applications locales alcalines et sulfureuses.

2. Crétins.

3. Affections du corps thyroïde communes dans les hautes vallées montagneuses.

et consumer une telle difforme tumeur (ce que tous les résolutifs remèdes ne pourraient faire) ils ont de coustume de mettre en cendre une esponge de mer, ou celle qui croist sur les aubespins, laquelle cendre est mise dans une bouteille de vin blanc duquel on prend deux ou trois onces le matin, depuis le commencement de la pleine lune, iusques au renouvellement d'icelles : ainsi peu à peu cette tumeur descroit à mesure que la lune disparaist. Voilà le remède coutumier au pays et qu'on apprend pour y avoir esté et conversé.

Remarquons la curieuse étiologie du goitre mentionnée par Duchesne et conforme d'ailleurs à celle communément admise de nos jours : à savoir l'eau.

Enfin le traitement par l'éponge de mer calcinée ou celle d'aubépine. La première devait, selon toute probabilité, son action curatrice à l'iode mis en liberté par la calcination.

A part quelques tentatives de médication par l'opothérapie thyroïdienne tout le monde s'accorde à reconnaître que c'est encore le meilleur de nos agents thérapeutiques dans ces sortes d'affections du corps thyroïde.

Le fait suivant montre encore prise sur le vif la sagacité clinique de Duchesne.

Il y a trois ou quatre ans que j'estoye en Limosin et Perigord : ou j'ay veu plus de coliques et contraictures, qu'en aucun autre lieu de la France ny de l'Europe ou j'aye voyagé. Cela me fit observer (comme j'en estois instruit par Hippocrates) la nature du terroir du pays, qui n'a que du bois de

chastaigner et duquel tous les champs sont pleins de fougères, qui est le simple qui a plus de sel poignant et alkali qu'aucun autre : de la seule cendre duquel aussi on fait le verre : ce qui fit que le rapportay la cause du mal si fréquent à la nourriture : estant impossible que le bled et autres grains qui naissent au pays, ne participent beaucoup de ce sel âcre et poignant, dont tout le terroir abonde : aussi en ay-je guery quelques-uns : mais le principal remède estoit de leur conseiller qu'ils usassent du bled d'Angoulême ou de quelque autre bonne contrée. »

Nous en avons terminé avec cette longue citation de l'auteur où transparaît un esprit clinique très averti de bien des choses et au courant de la plupart des questions médicales à l'ordre du jour en son temps. Et ne faudrait-il pas voir en lui un des grands ancêtres de la nouvelle école qui allait donner à la médecine une impulsion originale et féconde, en s'écartant des données de la science d'Hippocrate et de Galien qui avait jusque-là régi tout le monde médical.

Dans le chapitre de l'air il est question des connaissances astronomiques nécessaires au médecin, des vertus des astres et des étoiles ; de chacun des signes du Zodiaque, du printemps, de la canicule, de l'équinoxe d'automne : « On se doit garder en ce temps-là d'ouvrir la veine, de purger et de prendre de trop violents exercices du 15 septembre au 24 de ce mesme mois. » Le solstice d'hiver accroît, suivant Paul d'Égine (Æginete), « les défluxions et humiditez jusqu'à l'équinoxe du printemps. »

Quant aux vents, « combien, dit l'auteur, ay-je veu de personnes subjectes à des maux de teste invétérée qui prédisaient, sans faillir, que le vent et le temps se changeraient, par la douleur qui les menassait. Ceux qui sont subjects aux hernies et enterocèles supportent de très grandes douleurs durant que le vent du Midy souffle. Quand le temps est serein et que le vent de Bize tire, ceux qui sont travaillez d'une surdité ou difficulté d'ouye, oyent quelque peu mieux, et plus clair, que quand il est sombre, nuageux, pluvieux et que le vent de Midy règne. Les défluxions (1) s'augmentent aux catarrheux vers le même temps et le mesme vent. » Les vents servent aussi à nettoyer l'atmosphère, mais rien ne vaut encore la propreté. Ici nous abordons une question d'hygiène urbaine dont il va nous donner un curieux exemple :

J'ay veu de mon temps la ville de Thoulouse estre fort subjecte à la peste, à cause que le vent marin y règne souvent, comme en Languedoc : lequel vent est fort putride pour l'humidité qu'il attire en traversant la mer Méditerranée : mais depuis qu'on a eslargy les rues, retranchant le devant de beaucoup de maisons qui estouffaient l'air, à fin de les rendre plus claires et plus aérées et qu'on a esté soigneux de bien nettoyer toutes les rues ayant à ces fins créé un office exprès (qu'on appelle en langue vulgaire, capitaine des fangas, qui veut dire des boües) pour en avoir soin comme il a ; n'y ayant ville en France, pour estre si grande qu'elle est qui soit plus nette. Depuis cest ordre donné,

1. Sécrétions bronchiques.

dis-je, ceste ville n'a esté subjecte à la contagion : ou si elle s'y met, c'est peu souvent et y est de peu de durée. *Ce bon ordre serait bien requis dans ceste ville de Paris, où les puanteurs des rües, mesme en esté, sont intolérables !*

A propos du manger et du boire l'auteur se demande si des gens peuvent exister sans manger et sans boire et il nous rapporte une quantité de faits tendant à prouver que des gens, notamment, des jeunes filles ont pu demeurer jusqu'à un an sans prendre de nourriture. Nous renvoyons le lecteur curieux de ces faits au *Pourtraict de la Santé* (p. 189 et suiv.).

Il entreprend ensuite l'étude du pain. Le pain de seigle « tient le ventre bon » de même que le pain d'orge, ils se mangeaient de son temps, « mesmes ès maisons des gentilshommes ». Au pays de *Béarn* et quelques lieux du *haut Armagnac*, le pain du millet est commun :

Et en fait-on de trois sortes principalement : l'une est dite *millas*, qu'on fait avec la farine (passée et séparée du son dont on fait paste avec de l'eau, comme d'un autre pain : laquelle paste salée et fermentée est cuite au four et réduite en pain : dont les paysans usent et s'en repaissent d'ordinaire : le goust en est un peu doux, assez bon et nutritif mais on s'en lasse à la longue.

La seconde sorte du pain fait de millet s'appelle en Gascogne *miques* : qui sont de petites boules rondes et grosses comme des boules de palemaille, faictes de ladite paste, bouillies et cuittes dans l'eau : c'est le déjeuner des petits enfants qui n'est que de la valeur d'un denier.

La troisième, c'est ce qu'on appelle *brazaire* dont on use aux desserts est viande assez délicieuse et savoureuse au goust: on l'appelle brazaire d'autant qu'on fait cuire un pain quarré qu'on en fait et long d'un pied et espais de deux travers de doigts enveloppé de toutes parts avec des feuilles de choux, dont on couvre tout le pain dans la braise du feu ordinaire...

On fait aussi en Gascogne, de la farine dudit millet, une façon de boüillie destrempant ladite farine avec la seule eau, la faisant boüillir sur le feu iusques à consistance de boüillie, et l'assaisonnant avec du sel : on appelle cela en Gascogne *armotes* dont les paysans usent avec délices : en aucuns endroits on la cuit avec du laict.

On trouve cette même description dans Galien. L'auteur s'étend ensuite longuement sur les diverses fabrications et les diverses farines utilisées en boulangerie et nous arrivons au chapitre suivant qui s'ouvre sur un beau plaidoyer en l'honneur du vin. Duchesne cite longuement l'opinion de Galien, de Platon, Oribase, Aëce, Paul d'Égine, Hippocrate lui-même, Arétée, Trallian, Celse. On trouvera pages 216 et suivantes les longs extraits de ces divers auteurs, tous partisans du vin comme boisson et médicament dans de justes limites s'entend. Comme on voit, la fameuse querelle des buveurs d'eau et de vin n'est pas nouvelle, il semble même à quelques endroits de son ouvrage qu'elle avait de son temps une certaine acuité.

Donnez, dit-il, du vin aux malades qui ont accou-

tumé de l'aimer en santé. Celse estime que le lavage d'une morsure envenimée chien ou serpent est très efficace quand il est pratiqué avec du vin. De plus le vin est « très propre aux vieilles gens ».

A propos de l'eau Duchesne se montre hygiéniste et prescrit de rechercher surtout celle des sources qui coulent vers l'Orient et il énumère leurs diverses propriétés suivant l'orientation de leur jaillissement.

Le chapitre suivant traite des goulus, goinfres et telle autre sorte d'ivrognes. Il cite des exemples fameux tirés des auteurs anciens.

Le bon père Ennius seicha tant de bouteilles
Qu'il fut geiné de gouttes et douleurs non pareilles.

« L'empereur Aurélien avoit accoustumé de dire ces mots facétieux en parlant d'un certain Bonofus. Il n'est pas nay pour vivre mais il est vivant seulement pour boire. Autres ont escrit de ce monstrueux goulu qu'il beuvoit autant qu'il pissoit et qu'il n'estoit jamais grevé de la poitrine ny de la vessie, par ce qu'il avoit accoustumé de vuider son vin par l'hellébore ! Il usurpa l'empire en Gaule mais vaincu par Probe, il finit sa vie en une potence, « alors fut dit ce plaisant proverbe : C'est une bouteille et non pas un homme qui est là pendu. »

Au chapitre suivant Joseph Duchesne indique les remèdes pour faire dormir, bains doux, lavements ou « fomentations chaudes des pieds, frontaux, et particuliers arrousemens du cerveau, faits avec les fleurs de camomille, sureau, nénuphar, testes de pavots,

feuilles de mandragore semences de iusquiame, laictues avec l'amome, l'aneth et le camphre, le saffran et semblables : le tout cuict en eau commune pour en faire des épithèmes, hypnotiques. » Voilà pour les veilles qui procèdent des douleurs, manies, mélancolies, fièvres chaudes et ardentes, toutes maladies corporelles. Quant aux autres, il les faut traiter par la joie, car elles viennent de tristesse.

A propos de l'exercice et du repos Duchesne nous enseigne où en étaient les sports à son époque. La course à pied se pratiquait en toute la France et « mesmement en Gascogne où elle est pour le moins d'une grande demy lieue qui dit une bonne lieue françoise de long. »

Ils seront parfois dix ou douze coureurs plus ou moins qui à un signal qu'on leur donne partent ensemble de l'une des limites à l'autre limite y aura attaché ou un veau! ou un mouton gras! ou un chapeau ou quelque autre prisqui sera pour loyer du premier qui y parviendra : là on voit user de beaucoup de ruses pour devancer l'un l'autre. Les plus experts qui se fient en leur vitesse ne vont pour leur commencement que le grand pas pour se mettre en haleine et puis ils courent à demy et quand il est temps courent si vite qu'on diroit qu'ils ont des ailes aux talons... Au jour de la feste des villages, les circonvoisins s'assemblent et l'après-dinée on y voit exercer les jeunes gens à beaucoup de sortes de jeux : à scavoir à tirer de l'arquebuse, de l'arbaleste, de l'arc et beaucoup d'autres tels exercices et chaque ieu a son prix que le vainqueur en rapporte.

Il faut croire que ces prix en nature n'avaient pas la même valeur que de nos jours !

Quant à la lutte à main plate ou lutte gréco-romaine elle est « fort coustumière en France, en Gascogne et mesmement en la Basse-Bretaigne ». De même aussi les barres, le pugilat ou boxe « fort commun en France entre les lacquais et autre telle quanaille de gens » : La danse était aussi en très grand honneur et l'auteur s'étend longuement sur celles de l'époque en grande partie tirées des danses anciennes, Stafima, Pyrrhicam, Saltationem. Le lancement du disque se pratiquait même en Gascogne, le jet du dard était très commun en Biscaye ; mais on usait surtout de « flesches, traicts, arcs et arbalestes». Le tir à l'arc fleurissait en cette époque et du plus petit au plus grand on y était passionnément adonné.

L'équitation demeurée très en honneur avait vu naître les carrosses, coches, chariots dont le « rude mouvement et secouement esbranle merveilleusement les reins, les eschauffe et est fort contraire à ceux qui sont sujets aux calculs. »

Le jeu de paume, la chasse, la natation sont encore longuement décrits et l'auteur termine cet intéressant aperçu en indiquant ceux à qui conviennent ces genres d'exercices et le temps où ils se doivent prendre « ce qui se regardera à la couleur de l'urine, qui en sera l'enseigne ».

La réplétion ou pléthore peut porter sur la tête, le ventricule, le ventre, les vaisseaux : chacun ayant

ses émonctoires ; il conviendra lorsque ceux-ci ne fonctionneront pas d'y remédier par le secours de l'art. Errhins stermitatoires et masticatoires, médecines laxatives, bouillons, clystères, suppositoires, diurétiques, bains, sueurs, émission du sang, ouverture des veines, provocation des « hémorroïdes et des mois retenuz ». D'ailleurs rien ne vaut encore la sobriété. « *Mais le desbordement est aujourd'huy si grand et la geule et l'ivrognerie si commune et usitée en plusieurs lieux, qu'on faict un dieu de la pance.* » Le récit est émaillé d'anecdotes dont une a trait à un certain « roy des Espaignes, lequel comme il ne pouvait, pour estre trop gras, ny monter à cheval, ny tourner les mains aisément deçà delà; fict venir à soy un fort célèbre médecin d'un roy d'Afrique, par lequel il fut guéri, pour un temps, par le moyen de la semence d'une certaine herbe (que Cardan pense estre langue d'oiseau) ; mais adiouste-t-il mourut tost après. »

Nous arrivons enfin à la troisième section du *Pourtraict de la santé*. Elle débute par quelques considérations sur le régime qui se doit tenir en général pour la conservation de la santé. Ces quelques pages seraient à citer en entier ; nous nous contenterons d'en donner un bref résumé qui ne donnera qu'une faible idée de la maîtrise avec laquelle Joseph Duchesne a traité cette question d'hygiène journalière. La lecture en est d'ailleurs extrêmement facile et attrayante (p. 357 et suiv.).

« Et d'abord efforçons-nous d'éviter toute perturbation d'esprit et surtout prendre avec allégresse nos repas, sans occuper pour lors ny l'esprit ny le corps à chose qui puisse troubler. » Choisissons ensuite une maison bien orientée et convenablement aérée entre cour et jardin autant que possible, soyons avertis des diverses variations du temps et commençons notre journée « dès cinq ou six heures du matin aux longs jours. »

Se présenter aussi tost à la garde-robe et se montrer très soigneux d'entretenir son ventre lasche avec des pruneaux doux ou des bouillons faits avec de l'ozeille, bourrache, pourpier, laictues, summités de violettes, maulves, concombres et melons en leur temps. Si cela ne suffist faudra adiouster ausdits bouillons, une ou deux cuillerées d'infusion de séné dans du vin blanc ou de l'eau : ou en lieu de suppositoire, on mettra dans le fondement une dragée ronde de Verdun, qui donnera une selle ou en lieu une petite balote de la mesme rondeur et grosseur que ladite dragée, qui soit faite d'alun de roche et la mettre au fondement, cela de mesme donne une selle et la dite balote d'alun en la nettoyant servira si on veut plusieurs fois.

Enfin si cela ne ferait il faudrait avoir recours aux clystères émollients ou suppositoires de miel... Et faut que toute personne qui veut bien et de près penser à s'entretenir sainement donne ordre, qu'il ait toujours le ventre à commandement. Car de la rétention des excrémens, s'effleuvent beaucoup de nuisibles vapeurs qui causent infinis maux.

Telle était la théorie en vigueur à l'époque, elle ne

devait pas tarder à empiéter bien au delà de sa place légitime et nous conduire un siècle plus tard aux exagérations de M. Purgon et de M. Diafoirus, à ce titre nous avons cru intéressant de la consigner ici.

Il nous a paru bon d'insister également sur ce point pour bien montrer la transition que représente Quercetanus entre la vieille école gréco-romaine-arabe dont il a conservé tous les enseignements et la nouvelle dont les débuts fâcheux d'ailleurs en ce cas particulier se précisaient déjà.

L'énumération des soins de la toilette commence ensuite par la tête qui doit être « frottée et peignée toujours de devant en arrière : voire le col avec linges ou esponges.

« Puis faudra curer ses aureilles, se nettoyer et bien frotter les dents avec la racine préparée de guimaulves qu'il trempera dans une poudre faite de corail rouge préparé, os de seiche, porcelaine, mastic, roses rouges et un peu du sel gemme (1). » Lavez ensuite les mains.

Conseil aux dames :

Prenez semence de pavot blanc demy livre, amendes amères, pignons, de chacun une once, semence de moustardes deux drachmes : sperme de balaine, une once et demie : talc et faites du tout une paste : prenez-en la grosseur d'une felve et avee de l'eau que tiendrez en la bouche, la destremperez

1. Nous avons consigné ces quelques lignes dans notre ouvrage, à l'intention de ceux qui vont clamant *d'autorité* la saleté « franque » et mettent sur le même pied la Renaissance et le Moyen Age.

entre les mains, qu'il faudra très bien frotter et longtemps puis les laver, essuyer et conserver avec des gants de chevrotin. La même pâte avantageusement employée pour conserver les dents «sans se gaster et corrompre» peut être humée en mode « d'errhin (1) par le nez deux ou trois fois, cela aydera à destouper le nez et à bien faire moucher. »

Se promener ensuite jusqu'au déjeuner d'onze heures, manger de bon appétit, faire tranquille digestion en écoutant de la musique ou gais propos et s'aller enfermer en sa chambre ou cabinet de travail jusqu'à cinq heures. Léger exercice avant le repas de sept heures qui doit si possible être suivi de promenade. « Sur les neuf heures en esté il sera temps d'allumer chandelles et penser à s'aller coucher à dix. » Quant à l'usage de la collation, vin et pain qu'on présentait avant s'aller coucher, il déclare ne pas vouloir se prononcer.

Ensuite il traite des herbes. Nous résumons en quelques lignes les vertus très curieuses que la médecine de cette époque attribuait aux simples.

Les unes sont « *froides* : l'ozeille, le pourpier, l'endive blanche, la chicorée sauvage, la laictüe, la bourrache, la buglosse ». Les autres sont « *chaudes*, serpoulet, thym, hysope, marjolaine, menthe, sange, roquete, fenouil, persil. Les *médiocres* sont la pimpinelle, les asperges, le houbelon, les betes, les espinars, les choux. »

1. Remède qu'on introduisait dans les narines.

Remarques importantes pour les asperges « que les femmes qui veulent estre fœcondes, se gardent d'en trop manger car elles en pourroient devenir stériles : bien que la semence des hommes et l'instinct vénérien s'accroissent d'ailleurs par leur usage, en revanche elles « nettoient le rein du gravier qui peut y estre contenu ». De nos jours on dit le contraire !

Puis il parle de l'ail.

Je me ferais grand tort si je mettois (estant Gascon) en oubli et en arrère entre les bulles et racines, les porreaux, les oignons et les aulx ; estans viandes si communes et usitées comme elles sont en Gascogne. On y mange les porreaux tout cruds avec du miel. »

Les aulx sont en outre la thériaque (1) des villageois en Gascogne contre les pestes et le mauvais air : les enfans qui en usent ne sont jamais subjects aux corruptions et vermines : estans cuits en la braise, ou en l'eau, ils perdent beaucoup de leur acrimonie. C'est ainsi qu'on les sert les iours maigres, le matin au commencement de table en Gascougne. L'usage en rend les hommes plus forts et vigoureux...

Il traite ensuite des fruits, abricots, pêches, poires, raisins, mûres, avec lesquels les apothicaires font le *Diamoron,* propre à toutes les inflammations de la gorge et utilisé en gargarismes. Avec les prunes on fait le *Diamascemm de Nicolas,* purgatif propre aux fièvres ardentes.

1. Pris ici dans le sens de panacée.

Il importe de se défier des melons qui causèrent la mort de quantité d'illustres personnages, entre autres le pape Paul II « qui mourut sur les deux heures de la nuit d'une apoplexie, ayant mangé à son souper deux gros melons entiers ». Les raisins et les figues « abondent particulièrement en un climat contempéré comme celui de notre Gascogne ». On y rencontre la pesche dont on appelle les femelles *Persegue* et le mâle *Persec* et que l'on sert « mis en rouelle avec un peu de vin. A Pau, principale ville de Béarn et en *Chalosse,* ce fruict se trouve le meilleur et en grande abondance ». Les amandes sont utilisées sous forme d'huile dont « on oinct la poitrine à ceux qui ont quelque oppression et difficile respiration. »

De mesme l'huile de noix mêlée avec le vin est opposée pour médecine aux coliques venteuses. Ce sont « *remèdes champêtres qu'on peut faire chez soy quand on est loin d'apothicaire.* » Quant aux noisettes, leur coquille rouge, pilée, est utile contre les diarrhées, les fleurs blanches ; mêlée avec du corail « dans de l'eau de chardon benist et de pavot rouge elle est un remède spécifique contre les pleurésies (?) Je puis dire avec vérité avoir veu merveilles d'un tel remède bien que vulgaire et des plus familliers. » Avec les pommes on fait le *syrop Sabor*, usité pour les mélancoliques et les pleurétiques comme « spécifique remède pour faire meurir, ouvrir et cracher l'apostume. » Des coings on fait un « syrop pour la roboration du ventricule et contre tous flux de ventre. » Des grenades une conserve « propre contre

tous flux dyssentériques, cœliaques et pour arrester tout à fait les fleurs blanches des femmes. » Le noyau des nesfles réduit en poudre était bon pour l'attrition et expulsion de calcul.

On connaissait à son époque l'heureuse influence des conifères sur les maladies de l'appareil respiratoire. « Les pistaches et les pins sont propres aux pulmoniques, phtisiques et descharnez pour les mettre en chair. » De même aussi pour le jus des citrons ; pris au dedans il est dissolutif des gommes, des sables et des calculs du corps humain. » Mêlé avec le jus des oranges et un peu de vin blanc ou d'eau antinéphrétique il est un souverain remède contre le calcul et les coliques. Viennent ensuite les diverses viandes utilisées comme nourriture : bœuf, veau, mouton utile comme réconfortant en toutes lienteries et dissenteries. Celle de chèvre est particulièrement nuisible aux épileptiques. Quant aux « cochons de laict : c'est une des friandises de Gascogne : encore qu'il les aime comme Gascon, naturellement, il n'approuve pourtant qu'on en mange trop. Le lièvre doist estre la viande des femmes pasles et qui désirent avoir un bon teint. » Contre le calcul il existait un « électuaire du lièvre burslé ».

Viennent les oiseaux, paon, coq d'Inde. L' « oye domestique, d'un usage fort commun en Gascogne mesmement : Car il y a tel gentilhomme qui en a trois ou quatre mille de renté. » D'ailleurs sans parler de sa graisse elle « n'a rien ny dedans ny dehors qui ne soit utile à quelque usage. » On use de ses

plumes et « la fiente de l'oye *quand elle mange de l'herbe au printemps,* recueillie desséchée, pulvérisée et donnée en dose de demy-dragme ou d'une au plus estant destrempée avec du vin blanc est un prompt, assuré et approuvé remède contre les jaunisses (1) ».

Avec les volailles on fait quantité de remèdes pour les estomachs débiles « qu'on tire de leurs gisiers. On faict avec un coq vieux décrépit, farcy de buclose, borrache, câpres, avec un peu de senné, un bouillon purgatif pour ceux qui ont en horreur les purgations ».

Les palombes se trouvent en grande quantité en Chalosse et en Gascogne à cause de la proximité des Pyrénées dont elles descendent en hiver. Elles font un mets succulent et Du Chesne nous initie à leur préparation. Nous le reproduisons à titre de document culinaire rétrospectif, ce gibier étant de nos jours aussi prisé que par le passé. « Pour les manger bons il ne les faut point larder ains leur faire donner dix ou douze tours de broche seulement ; puis on les flambe avec du lard et les mange-tou avec grande délicatesse et friandise, estans encore tous sanglans avec la saulce ou du ius de grenades ou elles abondent, ou du ius d'orange ailleurs. »

Le lait, enfin, produit des animaux domestiques :

1. Ce remède bizarre trône encore de nos jours dans l'arsenal thérapeutique des bonnes femmes de certains coins de Gascogne. Il y a d'ailleurs lieu de remarquer la suractivité fonctionnelle que peut tolérer le foie de l'oie, comparativement à celui des autres animaux.

vache, chèvre, brebis, ânesse, renferme trois choses : le beurre, le fromage et le petit-lait, dont on faisait déjà des cures de ce temps-là, particulièrement au « printemps pour purger et contempérer l'humeur mélancholique ».

Il faut apporter un grand soin au choix de la nourrice d'un enfant afin qu'il ne devienne « tout rempli d'ulcères par le corps » au cas où « elle s'estoit nourrie d'herbes sauvages en temps de famine ».

Remarquons en passant la curieuse pathogénie des maladies du nourrisson à cette époque de mal de Naples où, comme on le voit, se posait aussi l'épineuse question de la « remplaçante ».

Quant au mode d'administration il doit être pris, frais tiré, légèrement sucré et il faut demeurer en repos sans dormir « afin que le laid crud ne soit attiré dans les veines trop subitement et qu'on demeure trois heures pour le moins sans manger ». Au demeurant il s'en faut abstenir chez « ceux qui ont des fièvres putrides, des céphalalgies et maux de teste, chez ceux dont les intestins ne font que bruire et qui sont hypocondriaques ». En terminant il s'élève contre le préjugé populaire qui veut que le blanc d'œuf durci soit capable d'engendrer le calcul.

Le chapitre suivant traite des poissons et coquillages. Petite anguille du Lot, escargots des vignes de Gascogne. Enfin l'ouvrage prend fin sur les différents vins médicamenteux et leur mode de préparation. Là aussi les recettes curieuses abondent ; elles sont parfois de nature à surprendre un esprit peu averti

des choses de la médecine à cette époque, enfance naïve d'un art qui s'essayait à sortir du plagiat des anciens.

*
* *

Le *Traicté pratique de la cure des arquebusades* suivi d'un *Antidotaire spagyrique*, etc., parut en français, en 1625, à Paris, chez Claude Morel, rue Saint-Jacques à l'enseigne de la Fontaine. Il est dédié à Monseigneur très illustre, très puissant et très magnanime Prince François fils et frère de Roy duc d'Alençon, qui venait de l'« appeler et avoüer au nombre de ses serviteurs domestiques » en qualité de médecin de sa personne. Du Chesne s'est inspiré des travaux d'Ambroise Paré, de Boutal et de Laurent Joubert qui venait de publier un ouvrage du même genre.

De cet opuscule que nous avons trop rapidement feuilleté à notre gré, nous tenons à dire l'extrême intérêt en regrettant que le cadre de notre modeste travail ne nous permette d'en donner une analyse convenable. On en jugera d'ailleurs par le sommaire suivant que nous reproduisons à titre purement indicatif.

Les plaies des arquebusades compliquées seulement de solution de continuité avec contusion et dilacération, ne requièrent que deux sortes de remèdes en général.

Le premier remède est de mollifier et suppurer : il ne faut toutefois user des suppuratifs sans grande providence. Le second remède est de réünir les par-

ties desjointes et séparées, c'est l'œuvre chirurgicale à proprement parler.

Ces plaies peuvent aussi être compliquées avec « venenosité et bruslure », mais le venin ne peut provenir de la poudre; de même la « bale considérée en soy ne peut apporter aucune venenosité en ces playes », mais elle peut être empoisonnée.

Les métaux, par le moyen des trempes diverses, « s'abreuvent d'une qualité toute contraire à la leur ». Il y a divers effets des mictions venimeuses et divers moyens pour empoisonner les « bales ». Le venin « empraint dans la bale ne peut estre consommé par le feu ». La brûlure jointe à la plaie ne provient pas du boulet mais le plus souvent de la poudre enflammée, surtout quand le coup est tiré de près. Cette opinion communément admise de nos jours rencontrait à cette époque une grande opposition ; on tenait la brûlure pour produite « à raison du boulet, qu'ils pensent tant s'eschauffer par le moyen de son mouvement et de l'air enflammé qui le pousse, qu'il est idoine ou suffisant à cautériser comme ils taschent pareillement de le demonstrer par les effects qui en surviennent ».

Il traite ensuite des choses à considérer pour connaître « les indications requises à la curation de ces playes ». Il y a deux sortes de solutions de continuité manifeste et occulte. Signes du venin compliqué avec ces playes. Quelles sont les plus dangereuses et le plus souvent mortelles. Comment s'engendrent et naissent aux armées les maladies dites Pandemiques.

Exemple les plaies les plus guérissables et guérison notable du Seigneur de Vins. Il indique le régime des blessés qui ne doit guère « estre changé de la coustume » et pourquoi les médecins permettent l'usage du vin à leurs blessés. En quel temps de la maladie l'abstinence est requise et de la diminution progressive des vivres. Quel est l'air convenable pour les blessés, diversité des habitations. Situation de Ferrare et de Florence. Les vents rechangent leurs qualités selon les lieux où ils passent. Comment il faut corriger l'air par trop froid ou trop chaud. Il envisage le manger et le boire, le travail et le repos, l'utilité des frictions, quel doit être le sommeil du malade? Il importe enfin d'éviter toutes perturbations d'esprit car elles sont contraires à la guérison des arcquebusades. La phlébotomie et purgation sont requises. De quel côté on doit faire la saignée et quelles choses il faut « obserer en icelle ». Pour quelles raisons, la purgation est nécessaire et choses à observer avant de la prescrire, médicaments laxatifs, purgatifs et essences de purgatifs.

« Il aborde l'étude de la chirurgie proprement dite: ablation des corps étrangers et du boulet ; de quelles choses le chirurgien doit estre soigneux en faisant quelque incision ». Pour l'extraction du boulet il ne faut pas « s'opiniatrer » mais attendre « l'effort de nature » car le boulet peut demeurer dans le corps sans aucun danger. De l'usage des attractifs et de la fomentation d'eau tiède de fontaine avec de l'huile et du vinaigre qui résistent à la putréfaction. Effets

du baume naturel. Effet contraire de l'air pour ces plaies. Incommodités à éviter dans leur ligature. Comment il faut pourvoir à l'hémorragie abondante. Médicaments pour empêcher la corruption de ces plaies auxquelles il faut donner une chaleur approchant de la naturelle, chose peut-être trop négligée de nos jours. Médicaments pour « remollir et apaiser les douleurs », pour arrèter la défluxion des humeurs. Quand faut-il se servir des « abstersifs » et injections pour le nettoyage de ces plaies. Temps de cicatrisation.

Pour remédier au venin compliqué avec ces plaies, il nous indique les signes du venin compliqué et décrit les contre-poisons. Deux indications curatives sont importantes pour pourvoir aux plaies envenimées qui ont leurs médicaments propres. Il importe de ne pas appliquer soudain des choses froides et astringentes sur les plaies compliquées de brûlure, mais des médicaments convenables.

La guérison des fractures compliquées est très difficile, cependant il faut tenter « tous bons remèdes » avant l'amputation, à cette époque on faisait déjà de la chirurgie conservatrice ! traitement, diagnostic et médicaments des « playes du test avec fracture d'os » et des fissures. « Lieux esquels on ne doit appliquer les trépanes. » Prescription des médicaments propres aux « playes de la teste accompagnées de la fracture du crâne ». Régime de ces blessés, « signes et jugements de ces playes », traitement des plaies du visage avec fracture. Médicaments pour appli-

quer sur la partie brûlée et dénuée de poils. Traitement des taches des grains de poudre, des cicatrices rouges et enlevées, des fractures des os du bras, de la jambe et des cuisses. A quel moment faut-il amputer. Inconvénients des attelles et liaisons fortes, comment y remédier. « Remède catagmatique de l'auteur. » Usage de la pierre Beinbruch. Injections propres aux fractures des os. Remèdes pour les os cariés.« Particularités à observer quand l'arcbusade a donné dedans la poictrine. De quels médicaments on se servira si l'arcbusade donne au travers du corps et blesse l'os de l'espine ou si le coup est donné du haut en bas.» Médicaments pour les « callositez et fistules ».

Quand faut-il user des narcotiques pour apaiser la douleur, traitement et remèdes de la fièvre dès le début, de la paralysie, des défaillances du cœur, de la gangrène, du sphacèle. Cet ouvrage est suivi d'un « antidotaire spagyrique ou manière de préparer et composer les médicaments propres pour les arquebusades ».

Nous retrouvons à la fin de cet ouvrage un écho des luttes et des querelles médicales de l'époque auxquelles il était mêlé. En effet Joseph du Chesne s'indigne contre les adversaires de la médecine spagyrique.

« Et de fait, dit-il, quels précepteurs de médecine sont ceux qui demandent pourquoy nous ne nous contentons des enseignemens et traditions de nos ancestres, comme est un Hypocrate et un Galien ; et

à quelle raison nous cherchons des médicaments nouveaux et inusitez et dont les apothicaires n'o rent oncques parler ? Comme si la seule Rhabarbe ne leur fermait la bouche (me contentant de cet exemple des médicaments qui ont été incognus aux anciens) laquelle est aujourd'huy plus en usage et a plus la vogue qu'autre médicament qu'il y ayt. Davantage ils nous mettent en avant que nous manions le soulphre, l'antimoine, le vitriol, le mercure, l'orpin et semblables choses, qu'ils appellent infettes et lesquelles mesme estouffent, comme ils escrivent impudemment, ceux qui entrent dans les cavernes de ces cyclops. Voilà le terme duquel ces mesdisans usent en mespris et dedain de personnages qui recherchent sur les effets de la nature. Voilà quels sont les personnages qui se moquans de nos Alembics, des Bains-Marie, de nos soufflets et autres choses qui nous sont nécessaires ne daignent apprendre ny pour eux *ny pour les autres* les grandes singularitez de cet art spagyrique. »

La défense comme on le voit est énergique mais le ton ne s'élève jamais et la courtoisie demeure ici *comme en tous les passages de ses divers ouvrages que nous avons pu consulter,* absolument remarquable et bien au-dessus de celle de tous ceux qui l'attaquèrent.

Et d'ailleurs, sans vouloir faire le panégyrique de Duchesne, était-il, comme quelques-uns le voudraient insinuer, un charlatan. Il n'aurait jamais été en ce cas qu'un charlatan de génie et un vulgarisateur de

premier ordre. On n'en pourrait pas dire autant de tous ses adversaires. La pratique de tous les médicaments métalliques qu'il vante est aujourd'hui du domaine médical courant et on peut dire que nous assistons au triomphe de la chimie médicale, du laboratoire « des Alembics et des Bains-Marie » chers à Querectanus. On lui a fait reproche que ses remèdes étaient chers. Et d'abord tous ne l'étaient pas, ainsi qu'il prend soin de s'en expliqner lui-même. Quant aux autres il n'y a rien d'étonnant étant donné le mode de préparation, long et sérieux, je dirai même minutieux et expérimenté, la cherté des produits primitifs comparée à celle des remèdes simples que la nature produit avec libéralité. Je ne crois pas d'ailleurs que la grande quantité des préparations chimico-pharmaceutiques de notre époque soit exempte de ce même reproche.

Nous allons maintenant donner quelques notices sommaires bio-bibliographiques sur quelques-uns des plus célèbres médecins gascons jusqu'au XVIIIe siècle.

Jacques de Marques (1569-1622).

N'était pas Gascon mais d'origine gasconne. Les biographes ont beaucoup discuté sur le lieu de sa naissance. Nous croyons, avec quelques auteurs, qu'il était né à Paris, mais que sa famille était originaire d'Ousles, petit bourg des environs de Tartars en Gascogne.

Il naquit en 1569 et mourut le 14 mai 1622.

***

Guillaume Ader (1578-1638).

« Comparé de son vivant à Homère, voilà que longtemps après sa mort les commentateurs disputent sur le lieu de sa naissance. Ader aura eu toutes les chances », dit M. Ch. Samaran. Quelques-uns tiennent fortement pour Lombez ; cependant la plupart des

érudits gascons le font naître à Gimont, dans la vallée de la Save, en 1578.

Il étudia la médecine à Montpellier, alors dans tout son éclat, vint à Toulouse où il eut pour maître Mercier, médecin du cardinal de Joyeuse. En 1590 il était à l'armée de Joyeuse campée devant Narbonne et où sévissait la peste. Marié en 1603 il professa la médecine à Toulouse et s'installa définitivement à Gémont où il devait mourir le 23 juin 1638.

Guillaume Ader, médecin praticien et professeur, fut aussi poète.

Nous avons, de lui, *Lou Cotounet* et *Lou gentilhomme gascoun*, poèmes gascons publiés ces derniers temps.

Comme médecin il a écrit.

Enarrationes de œgrotis et morbis im Evangelio

De pestis cognitione, prœvisione et remediis

De la méthode de consulter les maladies chirurgicales, divisée en quatre parties.

Peut-être un ouvrage intitulé *Le parfaict chirurgien,* et un poème gascon : *De Bezoar*, sont-ils du même auteur. C'est l'âme de Léonce Couture qui s'exprime ainsi sur la *Méthode de consulter.* « C'est un curieux opuscule que l'on pourrait appeler la « Rhétorique des chirurgiens » ; on serait même tenté de croire que les médecins de M. de Pourceaugnac avaient étudié les principes et les exemples qu'on y trouve. » Celui-ci entre autres : « Quæritur sexto cur febres putridæ non sint contagiosæ. Responsum facile est

quia non habent contagium. » De Pestis cognitione, p. 24-25) tiré de Jeanroy et Vignaux).

Nous croyons qu'il est bon de ne pas s'en tenir là pour avoir une opinion définitive sur l'œuvre médicale d'Ader dont l'étude reste à faire.



Bayle François (1622-1701).

Savant médecin et professeur royal à la Faculté de Toulouse, François Bayle naquit vers 1622, à Saint-Bertrand en Gascogne, suivant les uns ; à Boulogne, aux environs de Toulouse, suivant les autres, et vers 1628. Il remplit les fonctions de professseur jusqu'à la fin de ses jours et mourut à Toulouse le 24 septembre 1701. D'une remarquable élévation de caractère il regardait sans envie le mérite des autres savants et savait fermer les yeux sur le sien. Les œuvres qu'il nous a laissées montrent qu'il était aussi habile physicien que grand médecin : on y voit même qu'il a remarqué bien des choses qu'on a ensuite donnés au public comme de nouvelles découvertes.

Sollicité à plusieurs reprises de se rendre à Paris par un certain M. Bourdelot qui lui promettait un établissement honorable il ne voulut jamais quitter sa bonne ville de Toulouse. Nous avons de lui :

Systema generale philosophiæ, 1699, in-8°.

Dissertationes medicæ tres. — I. *De causis fluxus menstrui mulierum.* — II. *De sympathia variarum corporis partium cum utero.* — III. *De usu lactis ad*

tabidos reficiendos et de venæ sectione in pleuretide. Tolosæ, 1670, in-4°, deux vol. in-12°. *Brugis,* 1678, *in*-8°.

Tractatus de apoplexia. Tolosæ, 1670, in-12°. *Hagæ Comitis,* 1678, in-12°. *Problemata physico-medica. Tolosæ,* 1677-1688, in-12°. Il y est question de la pratique de la médecine en général et de l'utilité de la saignée sur les effets de laquelle il était à peu près de l'avis de Bellini.

Dissertationes physicæ ubi principia proprietatum in economia corporis animalis, in plantis et animalibus, demonstrantur. Tolosæ, 1638, in-12°. *Histoire anatomique d'une grossesse de vingt-cinq ans. Toulouse,* 1638, in-12°, Paris, 1679, in-12°. *Dissertatio de experientia et ratione conjungenda in physica et chirurgia. Haga Comitis,* 1678, in-12°. *Relation de l'état de quelques personnes prétendues possédées, faite d'autorité du Parlement de Toulouse. Toulouse,* 1682, in-12°. *Dissertations sur quelques questions de physique et de médecine. Toulouse,* 1688, in-12°. *Institutiones physicæ. Tolosæ,* 1700, in-4°, Parisiis, 1701, in-4°. Cet ouvrage est de beaucoup supérieur à la plupart des traités de physique qui parurent au commencement du XVIIIe siècle. *Opera omnia. Tolosæ,* 1701, 4 vol. in-4°.

*
* *

Campardon

Fut maître en chirurgie à Masseube. Vers 1772, il fut nommé chirurgien-major des eaux de Luchon et

de l'hôpital, plus tard inspecteur de ces eaux, associé de l'Académie royale des sciences de Toulouse et en 1780 membre correspondant de l'Académie. Il était aussi associé non résidant de la Société royale de médecine de Paris. C'est tout ce que nous savons sur sa vie; la date de sa mort nous est inconnue.

On trouvera dans l'ancien *Journal de médecine: Observations sur la maladie noire*, t. XII, 1760. *Mémoires sur les eaux minérales de Luchon appuyé sur des observations qui constatent leurs vertus médicamenteuses par le nombre de guérisons qu'elles ont opéré* (7 articles), 1763. *Observations sur plusieurs fractures du crâne et sur l'espèce d'enfonçure que les Grecs appellent thlasis ou phlasis* (3 art.), t. L, 1778. *Médaille d'or de l'Académie de chirurgie en* 1762. — *Observation sur le traitement des cancers et sur leur extirpation avec quelques remarques sur l'usage de la belladone et de la ciguë* (3 art.), t, LV, 1781. *Observation sur une section eésarienne, pratiquée du côté du rectum et du vagin, etc.* (*dans le recueil juridique de la Soc. de méd. de Paris*). t. XIII, p. 274.

*
* *

Pibrac Gilles-Bertrand (1693-1771).

Naquit à Saint-Frajou, dans la Haute-Garonne, en 1693. Il fut premier chirurgien de l'École royale militaire de Paris et directeur de l'Académie royale de chirurgie. Il est surtout connu par la proscription

qu'il jeta sur l'emploi des sutures pour la ligature des plaies.

Il mourut à l'âge de 78 ans, le 14 juillet 1771.

Il a fourni aux mémoires de l'Académie de chirurgie les mémoires suivants :

Mémoires sur l'abus des sutures, t. III, p. 408.

Remarques sur le traitement des plaies avec perte de substance, t. IV, p. 63. *Mémoires sur l'usage du sublimé corrosif*, t. IV, p. 153.

*
* *

Sénac Jean (1696-1775).

Originaire de Lombez, d'abord protestant et destiné au ministère, il se fit catholique et même jésuite ; enfin il laissa le froc pour devenir docteur en médecine de la Faculté de Reims. La guérison, en 1745, du maréchal de Saxe, dangereusement malade, le rendit fort célèbre, et il succéda, en avril 1752, à Chicoyneau dans la place de médecin du roy Louis XV, qui le prisait fort. Sa réputation était européenne et son crédit à la cour immense, il sut plus d'une fois en faire profiter la Faculté de Paris. Conseiller d'État, membre de l'Académie royale des sciences, il mourut le 20 décembre 1770, âgé d'environ 77 ans.

Son œuvre anatomique est relativement très brillante. Il a écrit en premier lieu : *Traduction de l'Anatomie d'Heist avec des Essais de physique sur l'usage des parties du corps humain. Paris*, 1735. Cette œuvre

de jeunesse renferme un choix très judicieux des meilleures opinions des anatomistes les plus célèbres du temps et plusieurs remarques qui lui sont propres. Peu de médecins français ont montré le même goût que Sénac pour allier l'étude de l'anatomie et de la pathologie. Nous avons de lui : *Discours sur la méthode de Franco et sur celle de Raw touchant l'opération de la taille. Paris*, 1727 in-12. *Lettres de Julien Morisson sur le choix des saignées. Paris*, 1730 in-12. *Traité de la structure du cœur, de son action et de ses maladies. Paris*, 1749, 2 vol. in-4°; *ibid.*, 1774, in-4°. Dans cette dernière édition Portal a rectifié plusieurs figures et les explications ; il a ajouté les planches du péricarde, du cœur, du trou de Botal et du ventricule. Le grand retentissement des travaux de Haller à cette époque fit qu'ils éclipsèrent les recherches de tous les autres physiologistes et que l'œuvre de Sénac ne jouit pas de toute la renommée à laquelle elle a droit.

Il a inséré dans les *Mémoires de l'Académie royale des Sciences* des : *Réflexions sur les noyés*, un *Mémoire sur le diaphragme*.

On lui attribue un *Traité des causes, des accidents et de la cure de la peste. Paris*, 1744, in-4°, qui n'est qu'un recueil des rapports qui furent faits sur la peste de Marseille et de Provence; et un ouvrage intitulé : *De recundita februm intermittentium et remittentium natura. Amsterdam*, 1759, in-8°.

*
* *

Baseilhac Jean (Frère Côme) (**1702**-?)

Plus connu sous le nom de Frère Côme, naquit en 1702 à Pougastrue, près de Tarbes. Fils et petit-fils de chirurgiens il s'adonna de bonne heure à l'étude de cet art et vint à Lyon vers 1724 s'instruire auprès d'un oncle nommé Baseilhac qui jouissait de quelque réputation. Il y demeura jusqu'en 1724 époque à laquelle il se rendit à Paris et fut admis en 1726 au nombre des élèves de l'Hôtel-Dieu. Nommé peu après médecin ordinaire de François de Lorraine il le suivit en Normandie ; mais son protecteur ne tarda pas à mourir. La profonde douleur que lui causa cette perte et son goût pour la retraite le poussa à embrasser l'état religieux. Il entra chez les Feuillants en 1729 en qualité de Frère Donat sous le nom de *Frère Jean de Saint-Côme*. Il ne consentit à se lier par des vœux que sur l'assurance de conserver la liberté de donner ses soins aux indigents.

Un instrument et une méthode nouvelle d'opération de la taille connue sous le nom d' *opération du Frère Côme* lui acquirent vite une grande célébrité. Il accordait difficilement aux gens de l'art, nationaux ou étrangers, la liberté d'assister à ses opérations, qu'il pratiquait d'ailleurs en très grand nombre avec une promptitude et une dextérité remarquables.

Dès 1750, peu après Daviel, il inventa les instruments avec lesquels il opérait heureusement la cataracte par extraction ; l'abaissement étant jusqu'alors le seul procédé mis en usage.

On lui doit aussi un trocart courbe pour la ponction de la vessie dans le cas de rétention d'urine. Nous avons de lui: *Recueil des pièces importantes sur l'opération de la taille faite par lithotome caché, avec un mémoire concernant la rétention de l'urine causée par l'embarras du canal de l'uretère.* Publié sous l'anonymat, Paris, 1751, in-12, avec addition ibid. 1753, in-12. *Réponse à M. Levacher.* Paris, 1756, in-12. *Nouvelle méthode d'extraire la pierre par-dessus le pubis.* Paris 1779, in-8°.

Dans cet écrit le Frère Côme fit voir le premier qu'il était possible de rendre la vessie saillante au-dessus du pubis sans avoir besoin de recourir à la distension forcée des parois par des injections. Cette modification importante, dit Scarpa, équivaut à une nouvelle méthode et les moyens qu'il employa à cet effet seront à jamais un instrument de gloire pour son auteur.

En terminant, n'oublions pas de mentionner la pâte caustique du Frère Côme, préparation arsenicale escarrotique dont la célébrité thérapeutique est à peine éteinte de nos jours.

*
* *

Raulin Joseph (1708-?)

Il naquit vers 1708 dans le diocèse d'Auch à Ayguetinte près du Castera-Verduzan. Docteur en médecine, il reçut successivement les titres de conseiller, médecin ordinaire de roy, censeur royal de

la Société royale de Londres, des académies des belles-lettres, sciences et arts de Bordeaux, de Rouen, de Châlons-sur-Marne, de celles des Arcades de Rome et agrégé honoraire au Collège royal de Nancy.

Il exerça d'abord à Nérac en Gascogne où il déploya des talents supérieurs qui lui méritèrent une grande réputation. C'est alors qu'il se rendit à Paris vers le milieu du XVIII[e] siècle où il ne tarda pas à se faire connaître avantageusement.

Il a publié: *Traité des maladies occasionnées par les promptes et fréquentes variations de l'air Paris*, 1751, in-12, avec figures ; *Dissertations en forme de lettre sur le ver solitaire, Paris*, 1752, in-12 ; *Raisons pour et contre l'inoculation, Paris*, 1752, in-12 ; *Observations de médecine sur le préjugé de l'usage du lait dans la pulmonie avec une dissertation sur les ingrediens de l'air, Paris*, 1754, in-12 ; *Suite d'observations sur l'alliage du camphre et du mercure, Paris*, 1755, in-12 ; *Traité des maladies occasionnées par les excès de chaleur, de froid, d'humidité et autres intempéries de l'air, Paris*, 1756 ; *Réponse à la critique du Journal des savants sur le livre de l'intempérie de l'air*, 1757, in-4° ; *Traité des affections vaporeuses du sexe, Paris*, 1758, in-12 ; *Traité des fleurs blanches avec la méthode de les guérir, Paris*, 1766, 2 vol. in-12 ; *De la conservation des enfants, ou les moyens de les fortifier, de les préserver et guérir des maladies depuis l'instant de leur naissance jusqu'à la puberté, Paris*, 1768, in-8°, premier volume en 2 parties, 1769, in-8°, deuxième volume. L'ouvrage complet doit

aller à huit volumes. C'est par ordre de Louis XV que Raulin l'a entrepris : *Observations sur les eaux minérales de Pougues Paris*, 1769, in-12 ; *Instructions succinctes sur les accouchements en faveur des sages-femmes de province faites par ordre du ministère*, *Paris*, 1770, in-12 ; *Traité des maladies de femmes en couches, avec la méthode de les guérir fait par ordre du ministère*, *Paris*, 1770, in-12 ; *Traité analytique des eaux minérales en général, de leurs propriétés et de leur usage dans les maladies, fait par ordre du gouvernement*, *Paris*, 1772, in-12 ; *Étude sur les eaux minérales du Castéra-Verduzan connues sous le nom de Castéra-Vivent ; Examen de la houille comme engrais des terres*, *Paris*, 1775, in-12.

Il eut un fils, M. Raulin qui fut médecin du roi par quartier, médecin des hôpitaux militaires, inspecteur des eaux minérales de la Flandre et du Hainaut, intendant de celles de Saint-Amand. Nous avons de lui un ouvrage in-4° paru en 1771 : *Observations sur la maladie épizootique de la Flandre et du Hainaut.*

*
* *

Abbadie Vincent (1737-?)

Il naquit à Pujo dans le comté de Bigorre en Gascogne le 26 mai 1737 ; il fut chirurgien du duc de Penthièvre et chirurgien général de la marine. On a de lui :

Précis des hernies ou descentes, Nantes, 1787, in-12 ; *Traduction des Essais de médecine de Machide* ; 1° Sur la fermentation des mélanges alimentaires ; 2° sur

la nature et les propriétés de l'air fixe ; 3° sur les vertus des différents antiseptiques ; 4° sur le scorbut ; 5° sur la vertu dissolvante de la chaux vive. *Paris*, 1766, in-12.

*
* *

D'Arcet (Jean). (1725-1801.)

C'est encore une curieuse figure que celle de ce Gascon né le 7 septembre 1725 à Danazit (Landes) et mort le 13 février 1801. Son goût très prononcé pour les sciences le décida à faire sa médecine à Bordeaux contre le gré de sa famille du reste qui le destinait au barreau. Aussi, le jeune étudiant connut-il de bonne heure les jours difficiles. Il lui fallait, pour vivre, donner des leçons de latin. Nous le voyons successivement secrétaire et percepteur du fils de Montesquieu, lequel l'emmène à Paris (1742). Là, il fait connaissance du comte De Lauraguais auquel il enseigne la chimie. C'est du reste, sur cette science, que se tournera désormais d'Arcet. Reçu docteur régent de la Faculté de Paris en 1762, nous le retrouvons douze ans plus tard (1774) au Collège de France où il professe la chimie. Ses connaissances spéciales le désignèrent à la direction de la manufacture de Sèvres.

Il serait injuste de ne pas mentionner ses autres découvertes : l'extraction de la gélatine des os et la soude du sel marin.

D'Arcet fut donc plus un chimiste qu'un médecin.

Nous estimons toutefois que sa présence parmi les médecins gascons ne peut *qu'honorer grandement* ceux-ci.

Des œuvres de D'Arcet nous avons :

Sa *thèse inaugurale* (Paris, novembre 1752) in-8°. Elle est institulée: *Ergo omnes humores corporis tum excrementi tum decrementi ex fermentatione producantur.*

Puis nous pouvons citer :

Ergo a ganglio nervi intercostalis omnium partium consensus? (*J. Darcet et Mittié. Paris,*1767, in-8°.)

Lettres sur l'antivenenien d'Agironi (*Paris*, 1772, in-8°).

Histoire de la maladie de M. Dhéricourt (*Paris*, 1778, in-8°).

Rapport sur l'électricité dans les maladies nerveuses (*Paris*, 1783, in-8°).

*
* *

Vigarous

Issu d'une famille très nombreuse de Lomage (Lectourois), petit pays de la province de Gascogne, vint s'établir à Montpellier où il pratiqua la chirurgie. Il y acquit tout juste assez d'aisance pour donner une bonne éducation à ses deux fils dont l'aîné Barthélemi Vigarous devait se ranger au rang des plus célèbres chirurgiens de Montpellier.

*
* *

Belloc Jean-Jacques ou Jean-Louis (1730-1807).

Chirurgien et médecin légiste remarquable, naquit à Saint-Maurin à 4 lieues d'Agen en 1730 d'un père chirurgien qui commença lui-même son éducation et lui inspira un goût très vif pour la profession qu'il exerçait. Il alla étudier la médecine à Montpellier et à l'âge de 15 ans il soutenait devant le collège de cette ville une thèse qui avait ce titre : *Utrium intus sine timore adesse queat* ? Il fut reçu maître en chirurgie à Paris en 1754 ; donna encore cinq années à l'étude et revint en son pays de Gascogne. Belloc obtint le brevet très recherché à cette époque de lieutenant du premier chirurgien du roy et l'Académie lui décerna la médaille d'or. Il fut un grand inventeur d'instruments : le principal, la sonde qui porte son nom, est destiné à faire le tamponnement des fosses nasales postérieures. Brasdor s'en servait pour la ligature des polypes de l'arrière-gorge.

La Société de Médecine de Paris lui donna des marques de son estime : elle approuva son cours de médecine légale, lui décerna une médaille d'or pour son mémoire sur la topographie médicale du Lot-et-Garonne et le nomma son correspondant.

Après avoir parcouru une longue carrière et s'être livré avec succès à la pratique de la chirurgie, à l'enseignement et aux travaux du cabinet il mourut à Paris le 19 novembre 1807.

On trouvera dans le *Recueil des mémoires de l'Aca-*

démie de Chirurgie : Description d'une machine pour arrêter le sang de l'artère intercostale, sorte de tourniquet à vis destiné à faire l'hémostase sans exposer au danger de blesser la plèvre ; *Description d'une machine pour les fractures obliques du fémur et de son col; Mémoires sur quelques hémorrhagies et le moyen d'y remédier.* Après une avulsion dentaire il fit l'hémosthase de l'alvéole avec un bouchon de cire molle. Ayant lésé un vaisseu important de la paroi abdominale en faisant la paracenthèse chez un hydropique il se trouva en présence d'une hémorrhagie que la compression ne pouvait arrêter : voyant cela il ramollit quelques morceaux de bougie, en fit un cylindre de la dimension du trocart ; assujetti par le bandage de corps il l'introduisit dans le trajet et se rendit ainsi maître dc l'hémorrhagie.

Il a écrit en outre les ouvrages suivants : *Cours de médecine légale judiciaire et théorique et pratique, Paris,* an X, 3 vol ; in-12 ; trois éditions (1811 et 1812, *ibid.*, in-8°) successives de cet ouvrage eurent un succès justement mérité, on peut seulement lui reprocher d'être trop concis. Les articles relatifs à la pendaison, à l'empoisonnement et à la virginité sont plus particulièrement remarquables. Il est à noter que cet ouvrage précéda les travaux de Mahon et de *Fodéré* sur le même sujet.

Topographie physique et médicale du département de Lot-et-Garonne. C'est un ouvrage qui peut être considéré comme un chef-d'œuvre du genre.

∴

Capuron Joseph (1767-1850).

Il naquit dans le Gers à Larroque-Saint-Sernin le 10 mai 1767 et mourut à Paris le 30 août 1850. Il fit ses études à la Faculté de Montpellier où il devint ensuite professeur ; vers 1801 il se fit recevoir à la Faculté de Paris dont il fut agrégé libre. Peisse dans son éloge nous le peint sous un jour curieux. « Nous aussi, dit-il, nous avons été assis sur les mêmes bancs que cet étudiant de soixante années ; nous aussi nous avons vu cette fameuse redingote *que personne ne se souvient d'avoir vue neuve* ». Il fut l'auditeur de trois générations successives de professeurs et agrégés. Religieusement il assistait à tous les cours, le chapeau sur la tête cependant, car ce chapeau non moins vénérable par son antiquité que la redingote ne quittait jamais son chef à la clinique de Dupuytren.

La mort sous les singularités de cette enveloppe fit découvrir un cœur de philanthrope, il léguait 190.000 francs à divers établissements de bienfaisance, 148.000 à sa famille et 2.000 à une vieille gouvernante.

Si les exemples de pareille fortune médicale sont plutôt rares, plus rare encore est l'emploi que Capuron fit de la sienne.

Nous avons de lui :

Nova medicinæ elementa, 1804 et 1812, in-4° ; *Aphrodissiographie ou tableau de la maladie vénérienne ; Nouveau Dictionnaire de Médecine, etc.*, 1810; *Cours théorique et pratique des accouchements*,

1811 et 1816, in-8° ; *Traité des maladies des femmes,* 1812, in-8° ; *Traité des maladies des enfants*, 1812, in-8° ; *Manuel des dames de charité,* 1816, in-4°.

*
* *

Le baron Larrey.

Un des plus grands noms de la chirurgie, chirurgien en chef des armées de l'Empereur, naquit à Baudéan, petit village des environs de Tarbes, le 8 juillet 1766.

Il était d'humeur voyageuse vint à Paris apprendre la médecine,servit en qualité de chirurgien de marine sur les côtes de Terre Neuve, démissionna pour suivre les armées et devint célèbre durant les campagnes du premier Empire.

Son œuvre étant plutôt du XIXe siècle nous ne l'analyserons pas, mais nous engagerons vivement ceux que la vie de cet homme aussi courageux qu'il était savant peut intéresser à prendre connaissance de la *remarquable* notice biographique qui se trouve dans la *Biographie médicale de Bayle*, p. 837.

Avec Larrey nous entrons en plein XIXe siècle,nous en avons donc terminé avec nos médecins gascons.

Nous avons également relevé les noms des médecins suivants qui furent de moindre importance :

DUFAN M. A. G. — Inspecteur des eaux minérales de Barbotan, médecin de la ville de Mont-de-Marsan, vers 1770 et 1789.

SAUBERBIELLE. — V. Hippolyte Nasson in *Revue de Gascogne*, 1877, t. XVIII.

Le Dr BRONDEAU. — Médecin célèbre en France et à Lannepax (XVIIe s.) sous ce titre emphatique lire notice dans *Revue de Gascogne*, t. XXI, 1880.

JEAN DE MAURES EN LATIN MORESIUS. — Médecin du diocèse d'Auch, florissait en 1633 comme Johessu à Bordeaux. Il versifia en latin un *Traité de la peste.*

JEAN-BAPTISTE RHODES DE PLAISANCE. — Vétérinaire et rimailleur, 1793.

DUGAY DOMINIQUE. — Docteur en médecine de la Faculté de Toulouse, né à Lavaudens (Gers), vers 16... Concourut aux jeux floraux en 1680, eut la violette l'année suivante et en 1683 l'églantine.

DUFOUART né à Castelnau-rivière-Basse, 9 juin 1737. Chirurgien militaire et professeur, mourut à Sceaux près de Paris, le 21 octobre 1813.

DABAT. — Exerçait à Tarbes vers 1724 et cultivait quelque peu les muses.

AUTHENAC (S.-P.). — Né à Ilhet (Hautes-Pyrénées), reçu docteur à Paris en 1801. On a de lui : *Manuel chirurgical ; Défense des médecins français.*

Nous n'avons pas la prétention d'en avoir dressé une liste complète, mais plus simplement de les avoir groupés autour d'un ancêtre fameux. Ainsi réunis nous espérons que l'oubli, cette rouille qui efface les gens et les choses, leur sera moins cruel.

Vu : le Président de la thèse
LANNELONGUE

Vu : le Doyen,
LANDOUZY

Vu et permis d'imprimer :
le Vice-recteur de l'Académie de Paris
LIARD

LISTE DES OUVRAGES DE DUCHESNE

Ad Jacobi Auberti, Vinsonis, de ortu et causis metallorum contra chymicos explicationem brevis responsio. Lyon, 1575, in-8°.

De exquisita mineralium animalium et vegetabilium medicamentorum spagyrica præparatione et usu perspicue tractatis. Lyon, 1575, in-8°.

L'antidotaire spagyrique pour préparer et conserver les médicaments. Ibid., 1575, in-8°.

Sclopetarius sive de curandis vulneribus quæ sclopetorum et similium tormentorum ictibus accipiuntur. Lyon, 1576, in-8°, traduit en français.

Ad brevem Riolani excursum brevis incursio. Strasbourg, 1605.

Liber de priscorum philosophorum veræ medicinæ materia præparationis modo, atque in curandis morbis præstantia. Deque simplicium et rerum signaturis tum externis tum internis seu specificis, a priscis et hermeticis philosophis multa cura, singularique industria comparatis, atque introductis duo tractatus : his accesserunt ejusdem Josquercetarri de dogmaticorum medicorum legitima et restituta medicamentorum præparatione libri duo. Itemque selecta quædam consilia medica clarissimis medicis Europæis dicta. Genève, J. Vignon, 1603.

Ad veritatem hermeticæ medicinæ ex Hippocratis uterumque decretis ac therapeusi, nec non vivæ rerum anatomia

exegesi, ipsiusque naturæ luce stabiliendam adversus cujusdam anonymi phantasmata responsia. Francfort, W. Richter, 1605.

Tetras gravissimorum totius capitis affectum ; ex doctissimorum medicorum, tum dogmaticorum, assiduis vigiliis et accurata theroiæ et praxis observatione elucubrata. Adjectus est in eorumdem morborum curatione, præter vulgarem medendi methodum ingeris selectissimorum medicamentorum spagyricorum numerus, quæ magno cum fructu addisci et administrari possunt. Marbourg, 1606. Trad. Française, Paris, C. Morel, 1625.

Tractus duo : quorùm prior inscribitur, diæteticon polyhistoricum alter vero pharmacopea dogmaticorum restituta. Francfort, 1607. Trad. Française, Paris, 1630.

Pestis alexicacus, sive luis pestiferæ fuga auxiliaribus selectorum utriusque medicinæ remediorum capitis procurata. Parisiis apud. C. Morellum, 1608.

Le Pourtraict de la santé, où est au vif représentée la reigle universelle et particulière de bien sainement et longuement vivre. Enrichy de plusieurs préceptes, raisons et beaux exemples, tirez des médecins, philosophes et historiens tant Grecs que Latins, les plus célèbres. Sainct-Omer. C. Boscart, 1618.

Quercetanus redivivus, hoc est, ars medica dogmatico-hermetica, ex scriptis Josephi Quercetani... ternis tribus digesta : quorum. I Ars medica medicatrix. II Ars medica auxiliatrix. III Ars medica practica. Jean Schrœder. Recueil des œuvres de Quercetanus. Francfort chez Bergerum, 1648.

De recondita rerum natura artisque mysteriis.

Maroscomie ou de la folie, vanité et inconstance du monde en cent octonaires avec deux chants Doriques à Lyon chez Jean de Tornes, 1583, in-4°. *Au chant du souverain bien* in-4°.

Grand miroir du monde. Lyon, 1587, in-4°.

L'ombre de Garnier Stauffacher, tragi-comédie, sur l'alliance perpétuelle entre Zurich, Berne et Genève, 1583, in-4°.

OUVRAGES A CONSULTER

Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne. 4 vol. Dr Dezeimeris, 1834.

Revue de Gascogne, t. VII.

Bulletin de la Société archéologique du Gers, 1907.

De Sardac. — Étude sur l'assistance publique à Lectoure aux xve, xvie et xviie siècles.

Théophile de Bordeu. — Recherches sur l'histoire de la médecine.

Kuhnholtz. — Histoire de la médecine et bibliographie médicale.

Biographie médicale universelle. Paris, 1814. Michaud.

Recueil des plus curieux et rares secrets. Tirez des manufectats de feu Me Iosef **DV CHESNE** sieur de la Violette, conseiller et médecin ordinaire du Roy. Paris, 1648, chez Simont Piget, rue Saint-Jacques à l'enseigne de la sireyne.

Poètes Gascons du Gers depuis le xvie siècle jusqu'à nos jours. J. Michelet. Auch, th. Ranquet, 1904.

Poésies de Guillaume Ader. Vignaux et Jeanroy. Toulouse, 1904.

Lou Catounet Gascoun de Guillaume Ader. Nouvelle édition publiée par la *Société archéologique du Gers*. Léonce Cocharaux, Auch, 1904.

Bayle. — Dict. hist. et crit., 1855.

Traité de la cure des arquebusades. Paris. 1625, Claude Morel, rue Saint-Jacques.

J. Duchesne. — Le pourtraict de la santé.

Recueil des thèses de la Faculté, Kriéger Étienne. Histoire de l'Antimoine. 1897-1898, t. XXIV, n° 279.

Dr Hoefer. — Biographie générale. Didot, 1855.

Peisse. — La médecine et les médecins, 1857, p. 283.

Dr A. Chérrau. — Parnasse médical français, 1874.

Bibliographie générale des travaux historiques et archéologiques, 1888. Article : *Gascogne.*

Impr. des Facultés, A. MICHALON, 26, rue Monsieur-le-Prince Paris